

11 057

8° 1174

6

Bibliothek

interessanter und gediegener

Studien und Abhandlungen

aus der

polytechnischen und naturwissenschaftlichen

Literatur Frankreichs

für

Studirende.

Mit deutschen Anmerkungen

von

Dr. J. Baumgarten.

VI.

TABLEAUX ET SCÈNES DE L'AMÉRIQUE TROPICALE.



Cassel, 1876.

Verlag von Theodor Kay,
Königl. Hofbuchhändler.

74271

TABLEAUX ET SCÈNES

DE

L'AMÉRIQUE TROPICALE.



CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5167500

M 205

Cassel, 1876.

Théodore Kay, libraire-éditeur.

Ameryka Pdm.
lit. podr.

SUR LES BORDS DE L'ORÉ- NOQUE.

~~~~~  
Récit d'un voyageur anglais.

Ayant passé quelques semaines à la Vera-Cruz où la fièvre jaune commençait à sévir, j'acceptai avec plaisir une mission qui me fut confiée, et qui devait me faire parcourir les bords célèbres de l'Orénoque. Je m'embarquai pour Cumana. Le capitaine, créole à la taille ramassée, aux épaules larges et aux regards de feu, me déposa bientôt au lieu de ma destination. J'avais pour domestiques deux Zambos, hommes braves et fidèles, qui devaient me servir de défenseurs contre les attaques des autres Zambos leurs confrères, brigands redoutables, souvent assassins. J'allais repartir,

lorsqu'une nouvelle fièvre intermittente, longtemps combattue par le chinchona et par la racine d'Angostura, prolongea mon séjour à Cumana. Enfin les attaques devinrent plus irrégulières, et se firent sentir à de plus longs intervalles. Je crus pouvoir recommencer mon voyage.

Notre caravane était composée de dix mules, d'un guide indien, des deux Zambos et de moi. En une journée, nous franchîmes la chaîne de montagnes qui nous séparait des Llanos de Cumana; et nous nous trouvâmes en face de ces immenses savanes, plaines qui se déroulent comme un tapis égal et lisse, et qui, fatiguant la vue de leur uniformité, ne lui permettent de se reposer qu'à l'horizon; rien de plus imposant, de plus monotone, de plus triste.

Nous étions au milieu de la saison des chaleurs. Plus de végétation: de petits amas de cendres indiquaient l'endroit où avaient fleuri des plantes maintenant calcinées. Point de vent; une brise légère se jouait de temps à autre à la surface du sol, et, soulevant la poussière végétale, en accablait le voyageur. Nous contemplions d'un œil désolé cette étendue stérile. A peine un ou deux palmiers, se dressant çà et là, et indiquant l'ancien lit d'une

source maintenant tarie; partout une terre écorchée, un vaste miroir qui ressemblait à de l'acier bruni, et qui souvent trompait le regard par les illusions du mirage. La chaleur fatiguait les yeux; la poussière végétale, chargée de molécules âcres et mordantes, irritait la peau, et nous causait un vif sentiment de souffrance. Au loin, nous apparaissaient des arbres et des sources fantastiques, destinés à reculer sans cesse devant nos pas; phénomènes nés des jeux de la lumière et de l'ombre, peut-être aussi de notre imagination malade. Les rayons du soleil, dont aucun nuage ne tempérerait la violence, tombaient d'aplomb sur une surface polie qui la réfractait et en doublait l'intensité. La désolation de ce paysage sans limites et sans accidents augmentait toujours. Nous n'aperçûmes plus de palmiers; il nous semblait que nous marchions sous la voûte ardente d'un four chauffé pour notre supplice. Enfin, cependant, un bosquet semi-circulaire se fit apercevoir à l'horizon; il nous fallut pour l'atteindre plus de trois heures de marche pénible.

A peine avait-on attaché les mules aux premiers arbres, je m'élançai; je franchis, au risque de me déchirer, la haie qui entourait un petit étang, et je me plongeai dans l'eau,

ou plutôt dans la vase : elle était tiède. Comme je sentais toute ma peau excoriée et brûlante, j'espérais que ce bain semi-liquide m'apporterait quelque adoucissement. Tout-à-coup, une violente percussion frappe mon genou : c'était précisément l'effet d'une balle de fusil. Je regarde autour de moi ; aucune détonation ne s'était fait entendre. Un second coup, plus vigoureusement assené, paralyse une de mes jambes et l'engourdit tout entière. J'ai peine à me soutenir ; il ne me reste de force que pour appeler mes Zambos. Ces chocs électriques se succèdent avec rapidité : à la douleur âpre qu'ils causent succède un engourdissement total. Je ne puis bouger. Il me semble que de nombreux replis m'enlacent : en effet, les anneaux livides d'un serpent monstrueux qui continuait à m'entourer paraissent à mes yeux ; je pousse des cris désespérés : les Indiens accourent et me jettent de loin leur *lasso*. Ce fut au moyen de cette espèce de lacet qu'ils m'arrachèrent à ma situation périlleuse. L'animal se déplaça, reprit son élan, sauta dans le lac et disparut. Longtemps je restai étendu, complètement engourdi, à l'ombre des palmiers : trois heures après, j'étais incapable de me tenir debout.

L'ennemi qui m'avait attaqué si subitement



et avec tant de puissance, n'était pas un serpent de race venimeuse. J'avais troublé le repos de l'animal singulier, que les naturalistes désignent sous le nom de torpille ou d'anguille électrique. La vibration qu'elle imprime à ses victimes est si forte, que souvent les chevaux et les mulets périssent dans ses étreintes, en traversant les rivières et les lacs de la Nouvelle - Espagne. C'eût été fait de moi si elle avait eu le temps de m'entourer de quelques anneaux de plus. Quoi qu'il en soit, je restai deux jours auprès de ce lieu fatal, faible comme un enfant, incapable de marcher, et même de me tenir sur une mule.

Quand nous reprîmes notre route, nous vîmes avec plaisir le paysage s'accidenter un peu. Çà et là, quelques maisons éparses appartenaient à des propriétaires de troupeaux : elles étaient situées sur les bords de sources maintenant desséchées, ou dont les eaux se cachaient sous des ronces et disparaissaient sous le sable. Nous approchions rapidement de ces petites élévations qui bordent le Rio-Pao, et qui s'étendent jusqu'à l'Orénoque. Enfin, nous retrouvions de la verdure, du feuillage, des arbres ; le paradis après l'enfer. Avec quel plaisir nous passâmes à gué le Rio-Pao !



avec quel transport nous saluâmes la brise du fleuve, sans nous effrayer des crocodiles qui le peuplaient!

Nous voici sur les bords de l'immense Orénoque. Un bateau, traversant obliquement le courant, nous descend à Muitaca, où je restai jusqu'au milieu d'avril, toujours en proie à la fièvre intermittente, que mon dernier voyage avait renouvelée.

Dès que je me trouvai mieux, je m'entendis avec le patron d'une grande chaloupe qui devait remonter l'Orénoque et s'arrêter dans presque tous les établissements qui en bordent les rives pour y vendre différents objets de manufactures européennes. Si l'expérience de la vie ne m'avait pas habitué aux événements et aux caractères les plus éloignés des mœurs sociales, je n'eusse pas commencé sans effroi une telle traversée. Le patron était un noir, véritable géant, bien proportionné, la tête couverte de cheveux crépus, l'œil ardent et fixe, la physionomie calme et déterminée. Sur sa poitrine découverte on apercevait plusieurs cicatrices, et l'on voyait bien qu'il n'y avait pas de périls qui pussent l'effrayer, pas de sentiments tendres capables d'ébranler cette ame accoutumée à tout braver, et à ne jamais fléchir. En effet,

le patron avait long-temps vécu parmi les hordes sauvages qui infestent les bords de l'Orénoque; il connaissait leurs repaires, parlait leur langage, et s'était lié avec leurs chefs. Son équipage se composait de huit hommes de toutes les couleurs et de toutes les races, vraiment dignes d'un tel maître. Pour moi, je n'avais aucune crainte; je savais que cette espèce d'hommes est fidèle aux promesses qu'elle a faites volontairement, et que le seul moyen de tirer parti de ces êtres que la société repousse, c'est de se fier à eux avec une confiance illimitée.

Le 20 avril, nous partîmes. Nous nous embarquâmes sur le glorieux et vaste fleuve, nappe d'eau immense, encadrée dans les plus merveilleux et les plus étranges paysages. La saison des chaleurs allait finir; les eaux, très basses, laissaient apercevoir de distance en distance des fragments de roc sur lesquels le soleil étincelait; d'épais taillis bordaient les rives, et, par intervalle, on voyait les trouées que divers animaux y avaient faites pour venir étancher leur soif ou chercher leur proie; sur les deux bords, d'énormes crocodiles s'étendaient au soleil, et restaient, immobiles. Ces monstres amphibies, dès qu'ils ont goûté de la chair

humaine, refusent tout autre nourriture; aussi dans les villages exposés aux inondations de l'Orénoque, les voit-on, à l'époque des grandes pluies, attaquer et enlever hardiment la proie humaine qu'ils préfèrent.

Après nous être arrêtés sur plusieurs points, et avoir disposé de presque toutes nos marchandises; après deux ou trois escarmouches avec les bandits de ces parages, nous aperçûmes, le 10 mai, un petit roc de granit, qui s'élevait à pic, du sein des eaux, et qui était situé à près de quatre cents toises de la rive septentrionale. Là, nous amarrâmes notre petit vaisseau, les jaguars ou tigres, si communs dans ces contrées, ne pouvaient nous y atteindre. La saison des pluies allait commencer; elle s'annonçait par les éclats du tonnerre qui grondait tous les jours, par quelques ondées légères, par la teinte grisâtre qui s'emparait de l'atmosphère, par la lente élévation des eaux du fleuve, et par celle du Rio-Capanaparo, qui tombait dans l'Orénoque à peu de distance de nous, et qui avait déjà submergé les bords. Au sud, nous apercevions une mer de feuillages, terminée par de hautes collines; au nord, une masse angulaire de granits superposés, qui marquait la jonction des deux fleuves,

et qui avait pour panache un dôme mobile de palmiers et de manguiers. Devant nous, l'écume du fleuve, qui se précipitait sur un lit de rochers, formait une vaste nappe et grondait sourdement.

Mille oiseaux de grandes espèces peuplaient l'air de leurs bataillons, et tournoyaient en cherchant leurs nids. La terre humectée livrait passage à des myriades d'insectes bourdonnants, dont les piqûres incessantes nous causaient une douleur aiguë. Pour me mettre à l'abri de cette torture, fatale surtout à ceux qui se tiennent rapprochés de la terre, j'avais fabriqué un hamac de cuir, que l'on suspendait ordinairement à la plus grande élévation possible.

Une fois les amarres de notre navire disposées, je me dirigeai à la nage vers cette pointe de granit que je viens de désigner. Je la gravis sans beaucoup de peine, elle n'avait pas plus de trente pieds d'élévation. Parvenu à la cime, je pus toucher de la main quelques-uns des rameaux supérieurs d'un manguiers magnifique, remarquable par le diamètre de sa coupole, l'éclat lustré de son feuillage, et le nombre presque infini de ses gigantesques branches. J'en attirai à moi quelques-unes,



qui, cédant à l'impulsion, entraînaient d'autres branches plus fortes; je m'y cramponnai, elles se redressèrent et leur élasticité, m'enlevant du roc sur lequel j'étais stationné, me porta tout-à-coup au milieu de l'arbre géant. Quelle nuit délicieuse, me dis-je, pourrait-on passer ici, au milieu de ce temple de fraîche verdure, hors de la portée des jaguars et des moustiques! Mon plan fut arrêté aussitôt; j'appelai mes Zambos, qui apportèrent mon hamac, m'aiderent à le disposer au milieu des branches, et me promirent de revenir le lendemain matin, au lever du soleil. J'étais très fatigué; mes yeux se fermaient, le bruit lointain des rapides, le bourdonnement des insectes, les appels des jaguars et des singes, le battement d'ailes d'une nuée d'oiseaux formaient une espèce de murmure continu et monotone, ou, si j'ose le dire, une sorte de silence bruyant, favorable au sommeil. Je m'endormis en effet, et rien ne troubla plus mon repos.

Quand j'ouvris les yeux, un sentiment très pénible me dominait. J'étais mouillé jusqu'aux os; il avait beaucoup plu, et le cuir de mon hamac s'étant détendu, je me trouvai emprisonné dans une espèce de sac humide. J'essayai de me dégager de ce cachot, et je jetai



les yeux autour de moi. Un brouillard épais cachait le soleil; mes regards, en s'abaissant, ne découvrirent plus la terre: partout de l'eau. Les rapides avaient disparu, la crue subite du fleuve avait submergé le roc solitaire auquel notre vaisseau était amarré. Plus de chaloupe, plus de Zambos; tout avait disparu. Comment mes compagnons pourront-ils me retrouver? comment me découvrirent-ils, perché dans cet arbre, au milieu des eaux? La situation était embarrassante; mais j'étais encore loin de m'attendre aux suites qu'elle devait avoir.

Examinons ma prison aérienne: elle est assez vaste, mais l'arbre sur lequel je me trouve n'est ni un bananier ni un arbre à pain, et si la faim vient me saisir, je ne puis compter que sur les jeunes pousses des feuilles. Triste perspective pour un malheureux dont les membres sont raidis par humidité, et qui sent naître un appétit impossible à satisfaire. Robinson Crusoé dans son île avait plus de ressources que moi dans mon arbre. Pour me distraire un peu de toutes les pensées douloureuses qui m'assiégeaient, je me mis à voyager le long des branches serrées, pressées, verdoyantes, qui, par leur grand nombre et leur enlacement, offraient à mes pas un appui presque

solide. Tout-à-coup, des yeux flamboyants et métalliques étincellent devant moi; et je reconnais l'animal pour lequel, depuis mon enfance, j'ai l'aversion la plus irrésistible; un lézard, mais un lézard énorme de l'espèce des iguanas, et dont les proportions colossales ne devaient pas me rassurer, moi qui tremblais quand j'étais enfant et que je rencontrais le petit lézard de nos murailles. Cette créature tout-à-fait innocente me causa une peur horrible, et je rebroussai chemin; mais, à ma grande douleur, je trouvai de nouveau sur ma route un second iguana, dont la queue rayonnante décrivait de superbes spirales.

Fasciné pour ainsi dire par la vue de ces deux reptiles, je ne cessai pas de les regarder, et de surveiller leurs mouvements avec l'attention la plus inquiète. Qu'on imagine l'horreur de ma situation; la fièvre me prit; assis sur une bifurcation de l'arbre, la tête posée entre mes deux mains, tremblant de tous mes membres, je céдай à un abattement d'autant plus profond, que dans un tel isolement tous les efforts du courage humain semblaient inutiles et perdus. Autour de moi, dans les eaux, dans ces forêts que je ne pouvais pas même atteindre, vivaient des populations d'animaux féroces. Jusqu'aux

dernières limites de l'horizon, rien ne rappelait la présence de l'homme. Le peu d'endroits habités se trouvaient à de très grandes distances, toutes les campagnes étaient submergées, et la vaste étendue de l'inondation ne permettaient pas même à mes gens de s'orienter pour venir jusqu'à moi. Le point de jonction du Rio-Capanaparo et de l'Orénoque était totalement effacé. Les eaux, dans leur crue subite, avaient entraîné notre navire, et le courant l'avait emporté avec l'équipage. Vers la fin de la journée, personne n'avait encore paru. Je montai jusqu'à la cime de l'arbre. Un océan m'environnait; la pluie me battait le visage, la foudre roulait dans la nue. J'apaisai ma faim dévorante en mâchant quelques feuilles d'arbre; puis je me rassis au même endroit.

Il semblait que mes deux commensaux, les iguanas, devinaient mon désespoir, et que, malgré leurs habitudes timides, ils désiraient en profiter. Les deux iguanas s'approchèrent. Jugez de l'effet produit sur mon imagination, troublée par leurs dimensions gigantesques, leur prunelle ardente, et les reflets bronzés qui se jouaient sur leurs vastes corps. L'un d'eux était à un quart de toise de moi, lorsque, rassemblant toute ma force et tout mon courage, je le

frappai à la tête. Mes deux ennemis disparurent avec une rapidité qui m'étonna.

Depuis ce moment, ils se tinrent à distance et allèrent se poster de l'autre côté de l'arbre. Le jour finissait. Sur ma tête planaient des nuées de vautours; des troupes de *chigruas* fuyaient à travers les eaux et reveillaient les alligators, qui, s'élançant pour les saisir, tombaient eux-mêmes sous la dent féroce des jaguars. Au-dessous de l'arbre, une multitude de hérons et de flamans se jouaient dans l'eau peu profonde, et d'immenses bataillons de tortues couvraient de leurs écailles la nappe de l'Orénoque. Sans le danger imminent qui me menaçait et les souffrances horribles de la faim qui me dévorait, j'eusse observé avec plaisir tous les acteurs de cette scène étrange: et les phoques dont la difforme masse, se roulant au milieu des rocs, mettait en fuite jaguars et crocodiles; et ces longues files de singes qui, hurlant de concert et se balançant à tous les arbres, formaient dans les branches agitées un immense ballet grotesque.

Hélas! rien de consolant ne se montrait encore. A mes acteurs de la soirée succédèrent de nouveaux acteurs: de grosses chauves-souris tournoyaient autour de moi, et des milliers



d'insectes, allumant tour à tour et dans toutes les directions leurs petites lampes, semblaient changer tout l'espace en un vaste royaume de féerie. Les cris des animaux qui cherchaient leur tanière étaient adoucis et comme effacés par le perpétuel murmure des mousquites, des zangudos et des éphémères. Je me résignai à passer la nuit dans cette situation, espérant que l'isolement de mon arbre, mais surtout la surface polie de son tronc élevé me protégeraient contre les visites nocturnes. Je retrouvai dans ma poche un couteau avec lequel je coupai plusieurs branches. Elles me servirent à maintenir mon hamac, qui, détendu par la pluie, aurait pu s'enrouler sur moi et m'étouffer pendant mon sommeil. L'incommodité et la fatigue des attitudes que j'avais été forcé de prendre m'avaient épuisé. Je dormis.

Dès les premiers rayons du jour, les nombreuses tribus qui partageaient mon logement s'éveillèrent et m'éveillèrent. Je les vis d'un œil jaloux courir de branche en branche, dévorant tantôt un insecte, tantôt une feuille, heureux dans leur sphère bornée, et jouissant de la renaissance de leur vie et du réveil de la nature. Le vent soufflait, l'onde bruissait, je jetai les yeux sur la vaste plaine liquide.



Point de vaisseau, point de chaloupe, seulement un nuage de brume qui, s'épaississant par degrés, finit par tout envelopper d'un voile obscur, et cacha les arbres les plus voisins. Ce tourbillon ténébreux, en arrivant jusqu'à moi, fit frémir toutes les branches de l'arbre qui suspendait sa course. Je dis adieu à l'espérance. Un nouveau tombeau m'engloutit! Où mes compagnons pourront-ils me trouver? comment réussiront-ils à me déterrer au milieu de ces feuilles épaisses et de cette brume impénétrable?

Le cri d'un enfant au sein de la tempête se serait plutôt fait entendre que ma voix dans le tumulte des eaux, dans le fracas des éléments. Mon courage, éprouvé par plus d'une circonstance périlleuse, commençait à faillir. J'étais là, sans nourriture, sans abri: je savais que ces brouillards duraient quelquefois plusieurs semaines, et qu'à moins d'un hasard favorable, je périrais sans secours. Mes accès de fièvre augmentaient de durée et d'intensité. Quelle matinée de douleur et de torture je passai parfaitement immobile, affaibli par la maladie, l'abstinence et la fièvre, entouré d'une obscurité profonde, sentant les énormes gouttes d'eau, qui, déposées par le brouillard, retom-

baient lentement sur mon front; et ne pouvant faire pénétrer mon regard jusqu'aux extrémités du domaine borné qui me servait d'asile et de cachot.

Tout-à-coup un grondement sourd et partant d'un point assez rapproché perça l'air brumeux, et frappa mon oreille. Je me levai. Je reconnus le cri du jaguar. Un bruit se fit entendre ensuite dans les feuilles, quelques rameaux se brisèrent, et quelque chose tomba sourdement. Je sentis le danger de ma situation, et je rappelai à moi mon énergie. Armé de l'une de ces branches que j'avais coupées la nuit précédente, je me dirigeai vers le point d'où le bruit semblait partir. Il redoubla. Les rameaux craquaient en s'abaissant, et après quelques moments de lutte, un être vivant tomba de l'arbre; je l'entendis se débattre dans les eaux. J'espérai que le gouffre s'était refermé sur sa proie, ou que les crocodiles en avaient fait justice. En effet, un jaguar ou tigre de la grande espèce avait essayé de se procurer un logement sous la même ombrage, attiré sans doute par son instinct d'anthropophagie. Cinq minutes après sa chute, il luttait encore en grondant contre les flots qui allaient l'engloutir. Puis tout retomba dans

le silence, et je me crus délivré de cet agresseur formidable.

Affamé comme je l'étais, et comme on l'est toujours après un accès de fièvre violente, je résolus de détruire un des iguanas ou grand lézards qui partageaient ma retraite. Point de milieu, il fallait ou périr de faim ou manger un de ces animaux qui m'avaient tant effrayé. Je me mis donc à leur recherche, mais l'attaque du tigre leur avait causé autant de terreur qu'à moi; et ils s'étaient si bien blottis dans quelque repaire inaccessible que je ne pus réussir à les trouver.

Peu à peu le brouillard s'éclaircissait, un courant d'air balayait la surface du lac immense, et déchirait le voile qui avait dérobé à mes yeux cette vaste étendue couverte d'eau. Quand je jetai les yeux sur le rocher fatal qui m'avait conduit à l'arbre dans lequel j'étais retenu prisonnier, quel objet frappa mon regard? Le jaguar lui-même qui, tout humide encore avait trouvé moyen d'échapper à la mort et de venir s'asseoir en face de moi. Ses prunelles fauves étaient fixées sur l'arbre dont les rameaux tombaient perpendiculairement sur sa tête. Il était immobile et me guettait. Entre lui et l'extrémité des branches, il n'y avait pas

six pieds de distance. Il semblait calculer la force et la portée de son élan, et craindre que les branches trop faibles ne vinssent à céder et à plier une seconde fois, s'il essayait de les atteindre. Son plan d'attaque me rassura : déçu dans sa première tentative, il s'élança sur le tronc dans lequel il fixa ses longues griffes et qu'il essaya de gravir lentement. Je sentis tout l'avantage que cette position me donnait. Je descendis avec précaution, armé d'une part d'une branche que j'avais aiguisée, et de l'autre, de mon couteau que j'avais ouvert. Je le laissai avancer; je le vis lever avec lenteur et précaution ses pattes de derrière, et employer toute l'élasticité de son corps pour assurer son approche. Il enfonçait profondément ses griffes aiguës dans l'écorce polie de l'arbre. Pied à pied il avançait; son œil d'émeraude brillait d'une ardeur vive et sanglante en se fixant sur moi. J'avais appuyé mon genou sur l'angle formé par les branches qui se divisaient, et malgré le péril qui me menaçait, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'élégance, la souplesse et la vigueur de mon adversaire. L'haleine chaude qui sortait de sa gueule béante frappait mon visage, et déjà ses pattes de devant étaient à portée de ma main. Je clouai la



pointe de mon couteau dans l'arbre, et soulevant la branche qui devait me servir à la fois d'épieu et de massue, j'en assenai sur sa tête un coup violent. Un hurlement sourd et profond me répondit; mais il ne perdit pas un pouce de terrain. Pour m'éviter, il changea un peu de route, et se détourna de manière à placer son museau sous une branche qui le couvrait et le protégeait. Je reconnus qu'il serait inutile de continuer le genre de défense que j'avais employé, et je me contentai d'enfoncer mon épieu dans sa gueule, de manière à lui causer une douleur vive qui le fit reculer un peu, mais qui ne réussit pas à le précipiter. Il ramassait son corps et étendait une de ces pattes en avant, pour atteindre une branche qui l'eût placé de niveau avec moi, et qui m'eût donné beaucoup de désavantage.

Ma situation devenait critique. Le cinq énormes griffes touchaient mon genou. Sa poitrine haletante annonçait l'effort vigoureux qu'il allait tenter. Je me penchai, le couteau à la main, et je plongeai la lame aiguë dans l'œil de l'animal. Il poussa un long cri d'angoisse, essaya de me frapper de ses griffes, m'effleura seulement, et fit jaillir le sang de ma main. Le jaguar se retira alors, tourna



autour de l'arbre, et chercha une position meilleure; je le suivis de l'œil et enfonçant l'épieu dans son orbite sanglant, je pesai de toute ma force sur cette arme qui le força de reculer, laissant dans l'écorce du manguiier de profondes entailles. J'avais repris confiance et courage. Il exprimait sa fureur impuissante par de longs et continuels hurlements. Bientôt il fut hors de ma portée. Je l'observais. Sa rage finit par l'emporter sur l'instinct de prudence particulier à sa race. Furieux, il voulut m'atteindre, prit son élan, sauta sur une branche assez voisine de moi, et reçut sur la tête un coup de mon épieu qui le fit tombé dans le fleuve. Son sort fut bientôt décidé. A peine se trouvait-il au milieu des eaux, plusieurs crocodiles qui stationnaient à distance, comme s'ils eussent guetté l'issue de notre combat, l'attaquèrent à la fois, et le dévorèrent à ma grande satisfaction.

Enfin, je pus regarder autour de moi; le brouillard, comme une vaste coupole, restait suspendu sur l'immense plaine des eaux. J'avais faim, j'avais froid, je tremblais. Mes camarades que je regardais déjà comme de vieux amis, ces iguanas que j'avais voulu manger, après avoir eu peur d'eux, ne reparaissaient plus. Quelques

feuilles d'arbre que je mâchais remplissaient mon estomac, et sans assouvir ma faim, m'empêchaient d'en ressentir aussi vivement les angoisses. Je ne désespérais cependant pas que mes Zambos ne parvinssent à me retrouver. J'aurais pu descendre sur le rocher de granit; je ne l'osai pas. Ma situation dans l'arbre était encore plus assurée, et il eût été ridicule de m'exposer à la dent de toutes les bêtes de proie dont ces parages sont remplis. Cependant la faim me dévorait, et ces magnifiques tortues qui flottaient devant moi étaient pour mon appétit une tentation puissante; mais devais-je espérer que le roc prêterait à mes pas un appui solide: ce roc humide et glissant sur lequel le jaguar lui-même avait peine à se cramponner? L'horreur de mon sort se présentait à moi dans toute la nudité du désespoir. Mes Zambos fussent revenus depuis longtemps si leur chaloupe n'avait été entraînée à je ne sais quelle distance de ma prison. Il fallait toute l'élasticité de mon esprit, toute cette vigueur et ce ressort d'une ame incapable de se laisser flétrir et abattre, pour que je ne m'abandonnasse pas au découragement le plus complet. De lugubres vautours à la tête dépouillée et cendreuse venaient se percher au-dessus de moi; de rauques cris

s'échappaient de leurs gosiers et semblaient me prédire la mort. Je coupai une longue branche très droite au bout de laquelle je suspendis quelques linges. Ce drapeau, planté à la dernière extrémité de l'arbre, ne frappa les yeux de personne et devint bientôt inutile, grâce à une ondée violente qui humecta la bannière et qui l'empêcha de flotter.

La troisième nuit de mon étrange emprisonnement me retrouva enveloppé dans mon hamac, et alternativement tourmenté par une faim violente, une soif intense et des nausées insupportables. Pas de lumière, par la plus petite étoile qui apparût à travers le brouillard. Que cette nuit fut longue! que les heures se traînèrent lentement! Pas de sommeil; des douleurs aiguës traversaient mes membres engourdis: c'était le seul sentiment qui me fit comprendre que je vivais. De temps en temps des cris de bêtes de proie jaillissaient du fond des bois et du sein des eaux. A ces cris de mort et de voracité succédait un silence qui rendait plus terrible encore le mugissement continu des vagues. La nuit me semblait éternelle. Enfin le vent balaya un peu le brouillard dense des tropiques; une zone lumineuse apparut au loin, et toute cette masse

opaque s'éclaira par degrés de météores éclatants.

L'œil stupidement fixé sur cette aurore sépulcrale, je regardais sans espérer, et j'écoutais les longs roulements du tonnerre qui faisait entendre sa voix à l'horizon. Dans les intervalles que les éclats ou plutôt les grondements de la foudre laissaient entre eux, mon oreille crut saisir un autre bruit bien distinct et qui ressemblait au retentissement lointain d'armes à feu sur les eaux. Était-ce un déception? Plusieurs fois le même fracas se fit entendre. Sans doute quelques tribus des rives de l'Orénoque continuaient leurs guerres sanglantes; mais que m'importait? ce n'étaient pas mes compagnons, et rien ne m'annonçait le terme de mon affreuse captivité. Déjà mes membres refusaient de me soutenir. Le découragement m'abattait, ma faiblesse était extrême; épuisé, je m'assis, et dans cet état de mort vivante, si mon pouls continuait de battre, ma pensée avait cessé d'exister.

Tout-à-coup, une explosion d'arme à feu vint frapper mon oreille; je m'éveille, je me lève, je regarde, je crie, personne ne répond. Second coup de feu, mais moins éloigné. La révolusion subite de mes espérances m'agite à ce point que je suis prêt de m'évanouir; mais au troisième



coup de feu, j'aperçois un canot qui tourne le promontoire des rochers. Ce sont bien mes Zambos, ce sont eux-mêmes, je le reconnais ; le patron est à la poupe. J'essaie de pousser un cri, mais l'émotion qui m'étouffe m'en empêche. La chaloupe louvoie dans toutes les directions ; mes compagnons fidèles me cherchent évidemment. De temps à autre ils tirent un coup de mousquet pour m'avertir de leur présence ; enfin ils se rapprochent, je les vois tous distinctement. Je trouve la force de pousser un long, un joyeux signal. L'écho de leurs voix bruyantes ne se fit pas attendre longtemps. On amarre le canot au pied de l'arbre et, épuisé de fatigue, je descends ou plutôt je tombe dans les bras de ces hommes fidèles et compatissants qui avaient passé deux jours et demi à me chercher sur la vaste surface des eaux, et que tous les voyageurs flétrissent cependant du surnom de brigands de l'Orénoque.

AMÉDÉE PICHOT.

---

## LE YUCATAN ET L'EXPLOI- TATION DE L'ACAJOU.

---

Depuis que la navigation transatlantique a étendu ses branches vers les Antilles et le golfe du Mexique, un voyage aux Indes occidentales ne présente pas plus d'embaras que n'en offrait au dix-huitième siècle une traversée de Londres à Hambourg. Les aménagements des steamers atlantiques sont d'une magnificence inouïe; le service de la table peut satisfaire les goûts les plus raffinés, et, chose bien rare dans les annales des voyages, chaque passager jouit d'une cabine particulière, aérée et très spacieuse. De tels avantages rendent impossible toute concurrence; aussi ce fut avec le steamer de la compagnie transatlantique que

je me rendis à Balize dans le golfe de Honduras, où des affaires pressantes avaient appelé ma présence.

Les côtes de Honduras sont parsemées de petites îles boisées (*jardines*), qui s'étendent à une grande distance à l'est, et rendent difficiles les approches du port de Balize, à cause des bas-fonds et des récifs dont elles sont entourées. Sur une de ces îles, *Half-Monkey*, à environ quinze lieues à l'est de Balize, s'élève un phare de soixante pieds, que l'on aperçoit à quatre lieues au large. C'est là que se tiennent les pilotes qui doivent conduire au port de Balize les navires venant de l'Europe; car au milieu de ces îlots il n'y a qu'une passe favorable située entre *English-Key* et *Goff-Key*; elle est signalée au loin par un mât de pavillon. Lorsqu'on a franchi cette passe assez difficile, on découvre entièrement la côte de Balize, qui s'étend sur une largeur de deux cent soixante et dix milles. Du rivage, les terres vont en s'élevant par degrés jusqu'à une hauteur considérable; partout elles sont couvertes de magnifiques forêts, dans lesquelles se trouvent des marais et des dépôts d'eau considérables. Plusieurs belles rivières descendent des montagnes, sillonnent les vallées et vont se perdre

dans le golfe du Mexique ou dans l'Atlantique; la plus considérable est celle de Balize, l'embouchure de laquelle est placée la petite ville qui lui a valu son nom et qui est le chef-lieu de l'établissement.

Avant d'aborder, on aperçoit plusieurs rangées de maisons blanches, assez pittoresquement encadrées dans de vastes massifs de verdure; c'est Balize. Le palais du gouverneur, une vaste caserne et la cathédrale sont les seuls édifices que l'on remarque. En avant, sur une petite île, se trouve une forteresse dont les feux protègent à la fois le port et l'entrée de la rivière. La ville de Balize est régulièrement bâtie; elle forme un parallélogramme divisé par des rues larges qui se coupent à angles droits, réguliers comme les cases d'un vaste échiquier. Dans le port, on n'aperçoit qu'un petit nombre de bricks et de shooners; mais on y trouve un encombrement de radeaux formés d'énormes billes d'acajou, ou portant des tas considérables de bûches de campêche <sup>1)</sup>, de salsepareille <sup>2)</sup>, de fustet <sup>3)</sup>, qui

---

1) Campêche, m., Blutbaum. — 2) Salsepareille, f., die Sarsaporille, Heilwurz. — 3) Fustet, m., marabout, arbre à perruque oder bois jaune, der Färberbaum, Gelbholzbaum.



attendent le moment d'être embarquées pour l'Europe. A travers ces radeaux, des canots creusés dans des troncs d'arbres et montés par des nègres, vont, viennent pour surveiller les trains et rattacher les billes que le courant pourrait entraîner.

En entrant dans la ville, on dirait qu'elle est la propriété exclusive des noirs: le port, le marché, les rues, les boutiques sont encombrés de nègres. Sur huit mille habitants qui forment la population totale de ce chef-lieu, on ne compte que quinze cents Européens. Les nègres y sont d'une belle race: grands, forts, souples; leur peau est lisse, luisante et lustrée comme du satin. Les hommes portent des pantalons et des chemises de cotonnade blanche, rayée de bleu; les femmes sont vêtues de la même étoffe; elles portent aux oreilles de grandes boucles d'argent et leur cou est entouré de chaînes en or, ou en argent. Tous les soldats de la garnison appartiennent à la race nègre: ils viennent de la Jamaïque, ou bien ils ont été recrutés sur les côtes d'Afrique. Ce sont des hommes magnifiques, d'une haute stature et d'une belle prestance. Ils portent l'uniforme rouge de l'infanterie anglaise, et lorsqu'ils sont en ligne, lorsque leur buffleterie

blanche sillonne leur large poitrine, lorsque leurs baïonnettes reluisent au-dessus de leurs têtes, ils ont une apparence imposante. Leur conduite est irréprochable, car ils sont fiers de leur condition; ils se donnent orgueilleusement le titre de gentilshommes de la reine (queen's gentlemen), et regardent avec mépris leurs compatriotes employés aux cultures.

Au reste, à part ce sentiment d'orgueil des noirs enrôlés, il n'y a pas de colonie où les blancs et les noirs vivent en plus parfaite intelligence qu'à Balize. Depuis la formation de cet établissement, l'esclave y a toujours été traité avec douceur; soit à cause du genre de travail qui domine dans cette partie des possessions anglaises, soit pour tout autre motif, l'esclave n'était considéré que comme l'auxiliaire de son maître; il partageait ses peines, ses travaux, ses plaisirs; les deux races n'éprouvaient même aucune antipathie pour s'allier entre elles. Aussi, bien longtemps avant l'époque prescrite par le gouvernement, l'émancipation absolue des nègres put-elle être proclamée sans danger à Balize; et ceux-ci, mus par un juste sentiment de reconnaissance, s'empressèrent de voter une adresse au gouverneur et à la reine, dans laquelle on remarquait ces expressions: „Notre

attachement pour l'Angleterre est inviolable; notre dévouement ne faillira devant aucune épreuve, et nous nous estimerons heureux, si notre patrie adoptive est menacée, de mourir en combattant pour elle." Nobles paroles qui malheureusement n'ont pas trouvé d'écho dans les autres colonies.

La première fondation de Balize est attribuée à un boucanier <sup>1)</sup>, écossais, nommé Wallace, qui s'était installé dans le Yucatan pour courir sur les galions espagnols chargés de rapporter en Europe le produit des mines du Mexique et du Pérou. Au milieu des récifs et des îlots dont les côtes du Yucatan sont hérissées, les pirates trouvaient un asile assuré. On désigne encore aujourd'hui à Balize l'endroit où Wallace avait établi sa demeure. Wallace se renforça dans cette position par des alliances avec les Indiens mosquitoes; il appela aussi à son aide un grand nombre d'aventuriers qui venaient sur les côtes de Honduras pour pirater comme lui, ou pour trafiquer avec les Indiens, ou pour exploiter, sans le consentement des

---

<sup>1)</sup> Boucanier, eig. Büffeljäger (von boucan, lieu où l'on fume la viande); Seeräuber, weil die Büffeljäger der Antillen, namentlich von Haiti, später zu diesem Handwerk griffen.

Espagnols, les bois de teinture ou d'ébénisterie qui croissent dans le golfe de Honduras ou dans la baie de Campêche. Vers le milieu du dix-septième siècle, les pirates anglais étaient parvenus à former une station permanente à Balize; les Espagnols essayèrent de les en chasser en 1659 en 1678; mais l'Angleterre les ayant pris sous sa protection, l'Espagne, au lieu de réussir dans son entreprise, vit les Anglais se rendre maîtres de Campêche et occuper la totalité de la presqu'île de Yucatan. Les hostilités recommencèrent en 1680, et cette fois l'Espagne força les Anglais à abandonner toute la partie de la côte qui borde le Mexique. Mais ce résultat ne fut que momentané; les Anglais reprirent bientôt après leurs excursions dans l'intérieur du pays, et une circonstance imprévue vint donner une activité nouvelle à leurs empiétements.

Vers cette époque, le frère du célèbre docteur Gibbons, commandant d'un bâtiment employé dans le commerce des Indes occidentales, rapporta en Europe comme lest plusieurs billots d'un bois dur et pesant. Arrivé à Londres, il envoya ces madriers à son frère, qui faisait bâtir une maison dans Covent-Garden; mais les ouvriers charpentiers ayant trouvé ce



bois trop dur pour leurs instruments, ne voulurent point le mettre en œuvre, et il resta oublié pendant longtemps dans le jardin du docteur. Quelques années après on s'avisa de faire confectionner un coffre à linge avec une planche de ce bois qui se trouvait parmi les madriers. Le menuisier se plaignit, ainsi que l'avaient fait les charpentiers, de la dureté du bois et du mauvais état dans lequel il mettait ses outils; mais le docteur lui conseilla d'en faire établir de plus forts et enfin la boîte s'acheva. La belle couleur du bois, les accidents nombreux qui en relevaient l'éclat, décidèrent M. Gibbons à faire exécuter un autre meuble avec les madriers qui lui restaient. Cette fois il employa un ébéniste habile, qui à force de soins parvint à donner à son ouvrage une rare perfection: c'était un bureau-secrétaire. Gibbons, enchanté de la découverte, montra le bureau à ses amis; la duchesse de Buckingham l'admira, et pria le docteur de lui céder une partie de son bois pour se faire faire un meuble semblable. L'engouement gagna de proche en proche, et bientôt l'usage de l'acajou se répandit en Angleterre. Les premières billes étaient venues du golfe de Honduras; c'est vers cette partie

de l'Amérique que se dirigèrent les armateurs pour approvisionner le marché.

Les boucaniers, afin de satisfaire aux nombreuses demandes qui leur étaient adressées, se virent obligés de reculer indéfiniment les limites de leur exploitation; et malgré les efforts des Espagnols, qui les repoussaient de leur mieux, ils s'avançaient toujours dans l'intérieur des terres. Enfin en 1784, les Espagnols se décidèrent à nommer des commissaires chargés de déterminer les territoires dans lesquels les aventuriers anglais auraient la faculté de couper du bois, sans cependant leur accorder le droit d'y former des établissements fixes. Voilà le seul titre sur lequel l'Angleterre appuie la prise de possession et l'immense extension qu'elle a donnée à sa colonie de Balize. Les Espagnols essayèrent bien, une dernière fois, d'expulser les Anglais de leur port; c'était en 1798; mais quoique leur expédition se composât de cinq mille hommes de troupes, ils échouèrent dans leur entreprise; et depuis cette défaite, l'Angleterre considère l'établissement de Honduras comme une colonie qu'elle possède à un titre aussi légitime que toutes celles qui lui appartiennent en vertu de traités positifs. Lorsque les colonies espagnoles

se déclarèrent indépendantes, la république de l'Amérique centrale voulut réclamer contre cette usurpation; mais elle avait affaire à trop forte partie pour obtenir gain de cause, et dévorée elle-même par des guerres intestines, elle a dû renoncer à toute tentative armée pour faire prévaloir ses droits.

Depuis la fin du dix-huitième siècle, les exploitations d'acajou à Balize ont suivi une progression croissante très rapide; aujourd'hui la moitié de la population est engagée dans cette branche d'industrie, l'autre moitié s'adonne au commerce et à la contrebande. Comme je désirais beaucoup savoir comment se pratiquait cette exploitation, lorsque j'eus terminé mes affaires je louai un bateau appelé *pit-pan*, monté par huit vigoureux rameurs qui se chargèrent de me mener bon train aux *works* (chantiers) en remontant la Balize.

Le *pit-pan* est le canot primitif, fait avec un tronc d'arbre, dont se servaient les Indiens pour naviguer sur les fleuves ou sur la côte avant l'invasion des Espagnols; les Européens n'ont fait qu'y ajouter quelques ornements sans rien changer à sa nature première. Les *pit-pans* de Balize varient dans leur dimension, suivant la grosseur de l'arbre qui a servi à

les former; mais ils sont tous construits d'après le même système; il y en a qui ont jusqu'à quarante pieds de long sur six de large. Celui que j'avais frété était de cette taille; il avait été creusé dans un tronc de cédrél, dont le bois pourrit difficilement dans l'eau et est inattaquable aux vers. Grands et petits tous les pit-pans de Balize se terminent en pointe aux deux extrémités, de telle sorte que la poupe et la proue n'offrent aucune différence entre elles. A dix pieds de la poupe s'élève un pavillon ou tendelet, semblable au carosse des gondoles vénitiennes; mais ici les coussins moelleux sont remplacés par des planches à peine dégrossies, et les riches étoffes brochées d'or et de soie, par de la simple toile de coton. N'importe; on se trouve bien dans ces étroites cabines; l'air y circule, et on y est parfaitement à l'abri de la chaleur.

Mon équipage se composait de huit vigoureux nègres, dont six, accouplés sur trois bancs, manœuvraient avec une étonnante facilité des rames de six pieds de long; deux autres se tenaient à l'arrière, également armés de rames qui leur servaient de gouvernail; mais de part et d'autres les efforts étaient si bien combinés que, quoique nous remontassions le courant,



notre pit-pan voguait sur l'eau aussi rapide qu'une flèche. Mes hommes, pour mettre plus d'ensemble dans leurs mouvements, chantaient en chœur une espèce de cantilène monotone, hérissée de sons gutturaux qui me déchiraient l'ouïe, chant sauvage s'il en fut jamais, et bien en harmonie avec les scènes qui se déroulaient à mes yeux; car à quelques milles seulement de Balize, on eût pu facilement se croire dans un monde inconnu. Les bords de la rivière sont affreux et escarpés; les arbres qui s'y trouvent sont couverts de mousse et de limon; des lianes immenses les étreignent, et ils projettent des branches noirâtres au-dessus des eaux, comme pour arrêter au passage les canots qui y naviguent, tandis que des couleuvres de toute espèce et d'immondes caïmans se vautrent dans la fange ou au milieu des roseaux. Comme après quelques heures de chemin je n'apercevais aucune trace d'exploitation, je demandai à mon majordome où étaient les chantiers.

„Les bords de la rivière Balize“, me dit-il, „sont depuis longtemps dépouillés d'acajous; la coupe a dû être transportée plus loin, sur les rivières et les cours d'eau qui y affluent. Nous allons encore naviguer pendant quelques brasses, et nous nous trouverons bientôt à proximité.“

En effet, nous ne tardâmes pas à rencontrer les trains d'acajou qui se préparaient à descendre la Balize; des nègres accouplaient les billes, tandis que sur la rive on déchargeait des chariots qui venaient de l'intérieur; la cognée retentissait au loin; les dents aiguës de la scie frémissaient, et de distance en distance on apercevait dans la forêt des tourbillons de fumée qui indiquaient les endroits où il avait fallu pratiquer des éclaircies pour arriver jusqu'aux acajous. Ici tout était vie et mouvement: sur la berge, dans la forêt, autour des wigwams, tout le monde concourait à activer les travaux. Le temps de débarquer était venu, et je pris terre pour m'initier aux détails de l'exploitation.

Dès qu'on a fait choix d'un endroit convenable pour le chantier, on construit une espèce de hameau ou de camp destiné à loger les travailleurs; puis on pratique un chemin qui s'avance dans l'intérieur de la forêt.

Les ouvriers se divisent par bandes de trente à quarante individus, et agissent sous les ordres d'un commandeur. Le plus habile es le plus vigoureux de la troupe, appelé le chercheur (*the seeker*), pénètre seul dans la forêt. Il se fraye un passage à coups de hache

jusqu'à ce qu'il rencontre un terrain un peu élevé; il monte alors au haut d'un arbre, et a soin de choisir le plus grand, afin que sa vue puisse planer au loin. Comme cette exploration a lieu au mois d'août, époque où les feuilles d'acajou prennent une teinte rougeâtre, son œil exercé reconnaît promptement les places où ces arbres sont les plus abondants. Il redescend ensuite, se fraye un nouveau passage dans la forêt et à travers mille détours il atteint avec une sagacité surprenante les arbres qu'il avait d'abord remarqués de son observatoire. D'un coup de sifflet il prévient ses compagnons de l'endroit où il se trouve, et ceux-ci s'empressent d'accourir pour couper les arbres que désigne le commandeur.

Ordinairement on scie les acajous à sept ou huit pieds au-dessus du sol; plus bas leur tronc est parsemé de tubérosités qui nuiraient à l'emploi ultérieur de ce bois. Lorsque l'arbre est abattu, on le scie encore en plusieurs morceaux pour en faciliter le transport, de manière à ce que les plus grosses billes ne dépassent pas seize à dix-huit pieds de longueur. Les blocs sont alors équarris et débarrassés de leur écorce, autant pour en diminuer le poids que pour les manœuvrer avec plus d'as-

surance et de facilité durant le transport. En décembre, lorsque la coupe est terminée, on trace les chemins, on exécute les travaux de terrassement qui doivent servir aux glissières ou plans inclinés; car l'acajou affecte principalement les endroits escarpés, les anfractuosités des rochers dans lesquelles s'implantent leurs vigoureuses racines. En février, les grandes pluies ont cessé; vers le milieu d'avril, le terrain se trouve suffisamment raffermi par l'action du soleil; alors les transports commencent. La distance à franchir depuis le lieu de l'abatage jusqu'à l'endroit où les billes peuvent être livrées à la flottaison excède rarement deux lieues: elles sont placées tantôt sur des chariots traînés par des bœufs, tantôt sur de simples rouleaux que l'on fait mouvoir à grand renfort de leviers. Sous un climat si ardent, ces travaux sont très pénibles; aussi pour en diminuer la fatigue, c'est presque toujours la nuit, à la lueur des flambeaux, qu'ils s'exécutent.

Aussitôt que les billes sont parvenues sur les bords d'un torrent ou d'une rivière, dont le lit est reconnu suffisant pour la flottaison, on les marque avec un fer rouge et on les abandonne sur la grève. A l'époque des



pluies, le flot soulève les billes et les entraîne jusqu'à la rivière Balize, où des barrages sont disposés pour les arrêter; là elles sont réunies en trains et descendent avec le courant jusqu'à la mer, sous la surveillance des nègres et des chefs d'atelier. C'est ainsi que s'accomplit la coupe de ce bois si recherché en Europe, et qui est devenu partout l'objet d'un important commerce. Le détail de ces divers travaux, ainsi que l'existence si étrange de ceux qui les exécutent, m'avaient tellement intéressé que la nuit me surprit au milieu de la forêt, et je me décidai à y rester jusqu'au lendemain.

Dans ces régions, la nature s'est plu à répandre une variété et une abondance inouïes; partout sur mes pas la terre était jonchée de fleurs et de fruits si dissemblables que je ne savais à quelle tige en attribuer la production. Des milliers de plantes grimpantes s'entrelacent autour des arbres et les couvrent de leur feuillage parasite. Au point de partage de la plupart des branches, croissent des bromélias <sup>1)</sup> énormes, à fleurs, à épis ou en panicules <sup>2)</sup>, d'une couleur écarlate ou de teintes diverses,

---

1) Bromelia, die Bromelia. — 2) Panicule, f., Rispe, Stengel.

mais également belles. Il en descend de grosses touffes de racines qui tombent jusqu'à terre et causent au voyageur de nombreux embarras. Dans les endroits marécageux s'élèvent en groupes serrés sur de longs pétioles <sup>1)</sup> les grandes et belles feuilles elliptiques des héliconias <sup>2)</sup>, qui ont quelquefois huit à dix pieds de haut et sont ornées de fleurs bizarres rouge foncé et couleur de feu. Il est impossible d'imaginer l'aspect sauvage que donnent les lianes aux forêts de l'Amérique: ici elles forment comme une multitude de cordages pendants et entremêlés, semblables aux manœuvres d'un navire; plus loin, interrompues dans leur croissance par des rochers, elles les entourent de leurs bras gigantesques, les couvrent de leurs feuilles et s'élancent ensuite au sommet des plus grands arbres; parfois aussi elles franchissent des torrents et servent de ponts naturels aux voyageurs surpris par le débordement des eaux; presque toujours leurs guirlandes et leurs spirales sont l'asile d'une multitude de perroquets, de singes, d'oiseaux et d'insectes

---

1) Pétiole, m., Blattstengel, Blattstiel. — 2) Héliconia, héliconie, engl. bastard plantain, die Heliconie.

de toute espèce qui prennent plaisir à s'y balancer au souffle de la brise. Malgré ma vive admiration pour ce spectacle si grandiose et si nouveau pour moi, je me retirai prudemment, dans la crainte des jaguars et de la rosée, sous le toit enfumé d'un wigwam où mes hôtes me firent participer à leur repas du soir.

Quelques tranches de tortue fraîche et un agouti composaient le festin; les nègres et les Européens rivalisèrent de courtoisie pour me faire les honneurs de leur demeure commune, et après le souper ils m'offrirent le meilleur hamac de la case, sur lequel je passai une nuit délicieuse. Le lendemain j'allai rejoindre mes bateliers qui étaient déjà inquiets de mon absence. Leurs chants mélancoliques, au bruit cademé de la rame, dissipèrent l'ennui de notre navigation. Je ne jetai pas un seul regard sur les rives désolées de la rivière, et je me trouvai transporté, comme par enchantement, au centre de la capitale.

La population de Balize se compose aujourd'hui de 8- à 9000 âmes, dont les deux tiers sont nègres ou mulâtres; il s'y trouve en outre quelque indigènes qui se divisent en deux classes: les Mosquites, habitants de la côte, qui se nourrissent uniquement du produit

de la pêche, et auxquels une pirogue, une pagaye et un harpon suffisent pour satisfaire tous leurs besoins; ils vivent dans un état complet de nudité, et dorment indifféremment partout où ils se trouvent: dans leurs canots, sur la terre, au milieu des branches d'arbres, ou sur l'herbe. Les Indiens nomades composent une autre catégorie d'habitants dont les mœurs ne sont pas moins excentriques; c'est une race timide et inoffensive, qui vit au milieu des forêts et dont le seul vice est de s'adonner à l'ivrognerie. Je me suis mis en relation avec quelques familles appartenant à ces deux races, et j'ai été surpris de leur docilité, de leur désir sincère d'apprendre et de se civiliser. Malheureusement la population européenne de Balize ne se compose que de charpentiers, de bûcherons et de petits négociants, gens fort peu soucieux de propager la civilisation, pourvu qu'ils s'enrichissent.

Lorsque je visitai les Indiens mosquites, ils accoururent au-devant de moi en me demandant si je venais les baptiser, ou si tout au moins je voulais leur servir de parrain, comptant bien qu'un riche seigneur comme moi leur ferait de beaux présents. Ainsi d'un acte de foi et de piété, on est parvenu à en faire



l'objet d'une dégoûtante spéculation. Les nègres sont plus instruits, ils participent à l'éducation que reçoivent les blancs; leurs enfants sont admis dans les écoles publiques; mais en général, on a remarqué que les négrillons faisaient moins de progrès que les enfants issus sans mélange de colons européens.

Le climat de Balize est en général très humide; la saison des pluies dure cinq mois, et la température y est on ne peut plus variable; dans l'espace de quelques heures, le thermomètre s'élève ou s'abaisse de huit à neuf degrés centigrades; la chaleur des nuits comparée à celle des jours donne souvent un abaissement de 14 à 15 degrés. Indépendamment des bois d'acajou et de teinture qui forment maintenant le grand objet de commerce de Honduras, ce pays produit tous les grands végétaux des régions tropicales. Lorsque la colonie de Balize cessera de s'adonner exclusivement au commerce du bois et se livrera à la culture, alors l'Angleterre pourra en tirer toutes les productions qui viennent aux Antilles et sur le continent de l'Amérique méridionale.

AMÉDÉE PICHOT.

# LA CORDILLÈRE ÉQUATORIALE.

---

## I.

Lacs enfouis sous les forêts. — Chasses et bivouacs. —  
Poésie de la forêt vierge. — Manière de voyager  
sur les rivières-torrents de la Cordillère.

---

Une des choses qui ont le plus frappé mon esprit dans le cours de mes voyages, ce sont les eaux de la Cordillère équatoriale.

Non seulement les lacs et surtout les rivières sont en quantité considérable, comme cela doit être dans un pays sujet à des pluies excessives, montueux et boisé, autant que l'est cette partie du Pérou; mais les masses d'eau que ces rivières roulent parfois leur constituent un système fluvial à part, étrange et pour ainsi dire exceptionnel dans la nature. Cela est d'autant

plus saisissant que les fleuves étant les seules routes de ces contrées, on les voit et on les connaît bien mieux que le reste du pays. Quand on voyage, on vit constamment soit sur eux, soit sur leurs rives, comme en Europe un voyageur moderne vit sur les chemins de fer.

A part leur nombre et leur nature inter-tropicale, les lacs n'ont rien d'exceptionnel et, tous comptes faits, sont sans importance, si on les compare à ceux de plusieurs autres contrées. Excepté Titicaca, dont je n'ai pas à m'occuper ici, on ne trouve nulle part de grands amas d'eau comme aux États-Unis ou en Suisse, par exemple. Ce sont généralement des marais plutôt que des lacs : des marais considérables, s'étalant sans autres limites que les montagnes qui les entourent ; profonds comme des mers pendant l'hiver, mais desséchant en partie pendant l'été, par suite de la diminution des pluies et de la vaporisation de l'eau par la chaleur.

Comme presque toutes les eaux dormantes des pays équatoriaux, ces marais sont le plus souvent inextricables : tels qu'on ne songe même pas à les traverser pour abrégier les longs circuits de route qu'ils créent entre deux bour-

gades souvent très rapprochées l'une de l'autre. Des végétations de toute sorte les encombrant à ce point que la navigation, même en canot, y est généralement impossible.

Tantôt leurs eaux sont libres dans le milieu, mais les arbustes qui couvrent leurs bords jusque par quinze et même vingt pieds de profondeur, les rendent inabordables. On ne connaît leur existence, que parce que du haut d'une montagne, on a vu leur nappe d'eau briller au soleil, comme un grand miroir encadré de verdure. Tantôt, au contraire, — c'est l'état le plus fréquent, — ils sont tout-à-fait enfouis sous leur végétation. De véritables forêts de plantes, d'arbustes et même d'arbres les couvrent partout et les tiennent ensevelis sous leur méandre, à ce point qu'il faut entrer dans leurs eaux pour s'apercevoir qu'ils existent. Parfois, quand le lac est grand, on circule sur lui, en canot, sous la verdure; sans même entrevoir le soleil, perdu dans des espèces de canaux sous forêt, qui sinuent entre des troncs d'arbres ou d'arbustes.

Néanmoins c'est surtout aux pieds de la Cordillère, dans la partie centrale du continent dont j'ai déjà parlé, qu'on navigue ainsi sous bois. Dans les montagnes mêmes, cette loco-



motion n'est qu'exceptionnelle ou particulière, en vue d'une course d'aventure ou plus souvent d'une chasse, d'une pêche de poisson ou de perles, — car plusieurs de ces lacs renferment des coquillages perliers très recherchés dans le pays.

Autour de ces lacs, surtout de ceux qui ont de l'eau à découvert, des milliers d'oiseaux et de quadrupèdes de toute sorte volent ou circulent pressés comme dans une ménagerie. En été c'est un lieu de rendez-vous général pour tous les animaux ailés ou autres, qui viennent chercher là de la fraîcheur et se désaltérer. Si l'on voyage pendant cette saison, vos Indiens vous font volontiers camper de temps à autre sur les bords d'un de ces lacs, parce qu'ils sont sûrs de trouver là soit avant dormir, soit le matin, du poisson, du gibier, et même de la venaison, à bouche que veux-tu.

Le bivac généralement est assez malsain, exposé qu'il est aux miasmes putrides qui s'élèvent de ces masses de végétaux en décomposition. Si on est au vent du marais surtout, on risque de prendre les fièvres, et, dans la Cordillère, les fièvres sont tenaces et mauvaises. Mais, quand il s'agit de chasser



l'Indien risque tout, la vie du patron et même la sienne.

Alors, au lieu de dîner parcimonieusement avec des provisions salées, comme il le faut faire en général dans les Andes, on est à peu près certain de trouver au bivac une sorte de repas de Gargantua, qui vous répare de vos fatigues. On passe par-dessus l'insalubrité du lieu, et souvent on va même hors route faire halte sur le bord d'un de ces réceptacles à fièvre. Une nuit est si vite écoulée.

Ces jours-là, il y a fête pour la caravane entière, pour le patron, comme vos hommes vous appellent, aussi bien que pour les Indiens. A peine arrivés, vos porteurs déposent leurs charges et débrident les chevaux ou les mulets qu'on laisse libres, mais que la crainte des bêtes féroces retient invariablement près du camp. Les uns vont chercher des branchages pour élever les cabanes de la nuit; les autres font, autour du futur emplacement des cabanes, des rigolets pour les eaux d'un orage ou d'une pluie, toujours prévus dans la Cordillère; ceux-là vont ramasser du bois pour faire le feu, etc. etc.

A mesure que chacun a fini sa besogne, il prend un ligne ou un fusil et part. Chasse

ou pêche aussi bien l'un que l'autre, réunissent toujours de suite, presque sans chercher. Il y a là du poisson ou du gibier accumulé comme dans une basse-cour ou dans un vivier; au bout d'une heure à peine, poisson et gibier, enfilés dans leurs baguettes-broches, rôtissent autour d'un feu digne des héros d'Homère. Alors si le patron est en belle humeur, s'il a parmi ses bagages une dame-jeanne de tafia qu'il aime à partager, la gaieté règne; et souvent, la nuit, venue toute pleine, trouve encore autour du feu les dîneurs attardés, qui fument assis sur les talons, à la manière indienne, en jasant comme de gais oiseaux.

Dès que les premières obscurités du crépuscule tombent sur l'horizon, les fauves, réveillés par la nuit montante, viennent à leur tour boire ou surprendre quelque victime endormie. A mesure que les ténèbres gagnent, les bruits augmentent. Par intervalles, un cri aigu comme un appel de clairon traverse l'espace. C'est un cerf ou un jaguar qui, d'une rive à l'autre, appelle sa compagne ou défie un rival. Aussitôt, comme animés par ce bruit de guerre ou d'amour, tous les hôtes de la forêt poussent des cris sinistres. Les singes hurlent; les jaguars glapissent, et, dans le silence de

la nuit, mille clameurs lugubres passent dans l'air, répercutées par les troncs d'arbres. Vainement le corps, fatigué de route, appelle le sommeil : l'âme veille malgré le corps, surexcitée par ces bruits nocturnes. Elle erre comme un sylphe en peine, d'une pensée à l'autre, sans pouvoir dormir, et rêve à la patrie lointaine, aux années meilleures, aux parents morts ! On murmure, sans même le savoir, ces vers de Musset :

Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu  
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,  
Et que le voyageur attardé sur la plage  
Sentant passer la mort se recommande à Dieu.

Mais les Indiens qui vous accompagnent, et qui veulent s'endormir, n'ont pas comme vous la tête farcie de chimères poétiques. Ces miaulements nocturnes ennuiant l'un d'eux : il se lève, jette dans le feu qui s'éteignait une brassée de bois et va se recoucher. Aussitôt des clartés courent si loin sous la forêt, qu'on dirait les lueurs d'un incendie. Dès lors tout se tait, au moins pour un temps. Mais, attirés par cette flamme subite, des chauves-souris et de grands oiseaux nocturnes, aux ailes silencieuses, passent dans l'air comme des ombres entrevues. Leurs vols muets tourbillonnent un



instant autour du feu ; puis peu à peu, à force de les suivre du regard et de la pensée, l'âme s'enfuit avec eux pour le pays des songes !

Poésie nocturne de la forêt vierge où êtes-vous ? Vous êtes tombée pour moi, vous aussi, dans le flot des jours passés ! De vos belles nuits solitaires, de vos grandes forêts noyées d'ombre, de vos bruits étranges et de vos grandioses silences, il ne me reste plus rien que des souvenirs. Oh ! vous que j'aimais tant, que j'aime davantage encore, aujourd'hui que votre parfum seul me reste, dites-moi, ne nous retrouverons-nous plus jamais ensemble, seuls, perdus dans quelque retraite mystérieuse toute rayonnante de rêves à deux, de bonheurs intimes, d'espoirs surhumains !

Voici pour ce qui est des lacs. Quant aux rivières, rien n'est plus pittoresque et plus beau, mais aussi rien n'est plus dangereux qu'elles. Leurs ondes claires suivent le lit qu'elles se sont creusé, tantôt perdues dans des gorges étroites qu'elles ravinent incessamment, tantôt s'étalant à leur aise dans des vallées ou des pampas où le torrent, devenu rivière, sinue sur lui-même comme un immense serpent. Mais, le plus souvent, elles courent rapides à

travers des pierres ou mêmes des rochers qu'elles ont arrondis, en les roulant les uns sur les autres comme des galets ballottés par la mer. Ça et là, au caprice du sol, la rivière forme tout-à-coup cataracte. Sa nappe d'écume blanche brille sous le soleil qui l'illumine et répand au loin un bruit d'eau grondant par fracas, comme le tonnerre d'un lointain orage.

En temps de sécheresse, quand les eaux sont au plus bas, tout va bien pour le voyageur. Au lieu de suivre le sentier défoncé, boueux et encombré d'arbres, qui s'appelle la route et généralement côtoie le fleuve, on va dans son lit. Le sol est encombré de rochers, de cailloux et de flaques d'eau. Mais on choisit son chemin et votre monture vous suit tranquillement, allant comme vous, tantôt à pied sec, tantôt avec de l'eau jusqu'à la cheville, à travers ces pierres roulantes qui valent encore mieux que la boue du sentier.

Pour le cheval comme pour vous, c'est la meilleure route et surtout la plus agréable. D'abord, on voit devant soi, ce qui est beaucoup quand on voyage. De plus, le chemin est varié, s'il n'est pas beau, pittoresque et semé d'incidents divers qui l'abrègent.

Comme il fait chaud et que l'eau vous

semble limpide et fraîche, on cherche une belle place, à flot calme et clair, pour s'y baigner et boire à son aise, ainsi que dans une piscine en pleine air. Au bout d'une heure de recherche, la place est enfin trouvée. Vous dites à vos hommes d'attendre, ce qu'ils ne se refusent jamais à faire; vous vous déshabillez et entrez au bain. L'eau est glaciale, et qui pis est salée comme la mer. Alors, on remonte à cheval sans se baigner, en questionnant un Indien, qui vous apprend qu'il y a dans les environs plusieurs montagnes de sel d'où vient le torrent que vous suivez, et que l'eau est salée ainsi jusqu'à la rivière où il se jette.

De temps à autre, un de vos hommes ou vous-même apercevez du poisson pris dans une flaque d'eau pure. On s'arrête le pêcher, à la main, comme un lapin tombé dans un filet: c'est un rôti pour le repas prochain. On cueille incessamment sur les arbres du bord des fruits, qui pendent là comme des promesses tentatrices. Sans même descendre de cheval, on abat un écureuil, un singe, un perroquet, un cujubi, qui se mire au soleil ou vient boire au fleuve. Enfin et surtout, on se perd d'admiration comtemplative devant cette nature sauvage, mais si belle qu'on ne s'arrête pas de la sonder du re-

gard, pour y découvrir quelque beauté nouvelle.

Somme toute, le chemin se fait avec un peu de glissements, de chaleur, de fatigue et de temps, mais sans encombre et surtout sans ennui. Le tambo ou caravansérail public, où l'on doit manger ou dormir, est vite gagné, et si l'on y arrive plus fatigué qu'en descendant de chemin de fer, on a du moins vu quelque chose et ainsi emmagasiné des souvenirs.

Mais, hélas! en voyage comme dans la vie, les jours se suivent sans se ressembler. Si vous êtes en temps de pluie, ou simplement, s'il a plu pendant la nuit, ce qui arrive souvent, la route est difficile, lente et monotone comme pas une route au monde.

D'abord, adieu le sentier-torrent; il faut reprendre le chemin. Tout ce qu'on peut faire est de traverser la rivière aux caprices de ce chemin, en veillant son cheval, bien qu'il aille en tâtonnant, lui aussi, parce qu'un faux pas peut le jeter au torrent et vous avec lui. Si vous êtes à pied, pour peu que vous ayez de l'eau jusqu'aux mollets seulement, il faut s'arc-bouter sur un bâton solide; à peine de tomber dans des trous ou d'être emporté par le



courant, comme une pierre que rien n'arrête. A cheval ou à pied, quoi que vous fassiez, à force de traverser ainsi des rivières, cela arrive en moyenne une ou deux fois par semaine, soit à vos Indiens, soit à vous-même, tout patron que vous êtes!

Il n'y a que ceux qui ne montent pas à cheval qui ne tombent jamais. Il n'y a que ceux qui n'ont pas rôdé les montagnes qui n'ont jamais baigné leur corps dans les flots des torrents! Mais l'eau de la Cordillère est rarement froide; on n'y voyage pas en vêtements de bal; un bain de plus ou de moins, quelques écorchures, un fusil bossué! Tout cela n'est pas la mer à boire, et la plus grosse de ces misères n'égale pas le monde d'ennui qu'on trouve parfois dans la vie civilisée.

Tant qu'un voyageur peut aller devant lui, faire du chemin, tenter du nouveau, quelle que soit sa route, il n'y a pas de mal. Mais si le torrent, au lieu d'être à demi plein est gonflé tout-à-fait: alors adieu le voyage, il faut attendre qu'il ait plu à l'eau de couler. Bêtes ni gens, personne ne passe, à peine de risquer de périr. Le bivac dure parfois deux, trois, quinze jours même, au caprice de la pluie. Seul ou en compagnie, il faut camper sur la

rive et vivre là, sans même pouvoir retourner en arrière: car le dernier torrent que vous avez traversé à presque toujours fait comme son voisin, et comme lui est infranchissable. Content ou non, il faut rester là et chasser, travailler ou dormir.

Vainement l'impatience ou l'ennui vous gagnent: vous cherchez un passage et interrogez vos Indiens pour trouver soit un gué, soit une autre route. Quelque hardis qu'ils soient, vos hommes eux-mêmes refusent toute aventure inconnue avec le torrent, et malheur à vous si votre impatience vous pousse à passer malgré eux. Je l'ai fait une fois, à la nage, en dépit de leurs conseils: je sais ce qu'il a failli m'en coûter. Si j'avais dévié au flot de quelques mètres de plus seulement, le fleuve me roulait à une cataracte voisine, et, plus que probablement, je n'aurais pas l'honneur de vous raconter ici ma sottise présomption d'Européen impatient.

C'est que les rivières-torrents de la Cordillère ne sont pas des ruisseaux avec lesquels on puisse jouer impunément. Nul n'y passe à pied sans bâton, avec de l'eau à mi-jambe, sans être emporté. Tout cheval ou mule qui les traverse, en ayant le flot seulement jusqu'au ventre, est roulé sans pouvoir s'arrêter, jusqu'au

premier rocher ou la première cascade, c'est-à-dire à la mort. Leurs ondes, courant par masses furieuses comme des avalanches, entraînent incessamment avec elles des rochers et surtout des arbres souvent si grands, si forts, si chargés de lianes et de verdure, qu'on dirait des arches flottantes. Elles roulent tout cela dans leurs courses tumultueuses, en les faisant tourner en tous sens, fougueusement, sans arrêts. Si grands qu'ils soient, les arbres eux-mêmes vont tantôt dressés à demi, tantôt couchés, souvent disparus, toujours emportés rapides et tournoyants dans ces flots blancs d'écume.

---

## II.

**Dangers de navigation. — Les mal-passos et les pungos. — Un récit de vie péruvienne.**

---

Rien n'est beau, mais rien n'est sinistre à voir, comme une grande rivière des Andes bien

gonflée. On dirait qu'elle va défoncer la terre pour s'y creuser un trou. Quand on arrive brusquement sur ses bords et qu'on la voit en l'air, dans le ciel, descendant sur vous comme une montagne qui va tout prendre, on recule presque malgré soi. Il faut réfléchir pour comprendre qu'elle aussi, à son lit marqué par Dieu. Mais, comme la vue de l'Océan déchaîné, cela vous incruste dans l'âme le sentiment de notre impuissance humaine, qui cependant se croit la maîtresse d'ici-bas parce qu'elle y grouille avec plus ou moins de bruit! et que le caprice d'une pluie peut rouler dans la mort plus grêle qu'un bouchon roulé par le ruisseau.

Quand ces rivières-torrents sont navigables dans quelques-unes de leurs parties, ce qui arrive souvent, on les traverse, en basses eaux, sur des canots-bacs, qui sont là tout exprès sur une des rives avec un passeur. Parfois même, on fait plus que les traverser: on suit leur cours pendant plusieurs lieues, tant qu'on peut, et tandis que les chevaux vont par terre pour plus de sécurité, on profite du fleuve, afin de gagner une heure ou une journée de repos en canot.

Alors on suit les bords de l'eau, en allant



au croc: c'est-à-dire avec des bâtons brûlés par un bout et à crampon par l'autre bout, afin de s'accrocher aux rochers et aux lianes de la rive; ou de se pousser sur le fleuve en tâtonnant de temps à autre les pierres de son lit, entraîné par l'eau et les efforts des rameurs. Par intervalles, en belles places, on se confie au grand courant et alors on file emporté si vite que la rive glisse devant vous, comme en chemin de fer, fugitive, à peine entrevue.

Tout en vous conduisant, le passeur indien vous raconte pour vous distraire les divers accidents qui ont eu lieu dans la partie du fleuve que vous suivez.

„Seigneur“, dit-il, „c'est ici que don Ignacio . . . et ses hommes, avec leurs marchandises, ont été roulés par le fleuve jusqu'à la cascade que vous voyez là-bas et que tous ont péri.“

„C'est là que Mgr. l'évêque de Chachapoyas a perdu sa *balsa* <sup>1)</sup> avec ses ornements d'église en or et a failli couler lui-même, quoique notre évêque, que Dieu bénisse. On n'a jamais rien retrouvé.“

„Dans ce tourbillon que vous voyez par

---

1) Balsa, Floß.

notre travers, il a péri cinq canots l'année dernière et trois cette année“, etc. etc.

Il me faudrait écrire un martyrologe, si je racontais tous les accidents qu'on m'a racontés, dont nous avons été les quasi-témoins, et même un peu les victimes. Car un de nos canots s'est rempli d'eau dans ce passage et peu s'en est fallu que nous ne vissions nous-mêmes les sombres bords: toujours par notre faute présomptueuse, ainsi que cela arrive si souvent à notre race.

Il y a tels *mal-passos* <sup>1)</sup> qu'on ne traverse pas sans avoir fait son testament; comme lorsqu'on part pour une expédition hasardeuse. Ce sont en général des espèces de gorges ou défilés, par lesquels le fleuve passe en resserrant subitement ses eaux et par suite en doublant de vitesse. Il y a telles rivières des Andes ayant jusqu'à trente de ces passages, sur un parcours de dix à douze lieues et qui cependant sont les routes les plus suivies, tant les sentiers de terre sont longs et mauvais.

Ces gorges qu'on nomme *pungos* dans la langue du pays sont à la fois sinistres et ad-

---

<sup>1)</sup> Mal-passos, schlechte Ueberfahrtsstelle, schlechtes Fahrwasser.

mirables. Aux deux côtés du fleuve, des montagnes de rochers à pic, s'élèvent noirâtres ou rouges, çà et là couvertes d'arbres de hasard ou plus souvent de lianes, qui pendent d'elles jusqu'à l'eau, semblables à des chevelures. Le fleuve se précipite dans leur méandre sinueux, comme dans un champ de bataille.

A chaque coude du passage, et il y a parfois plusieurs dizaines de détours, les eaux se dressent et se brisent fougueuses contre la montagne qui les arrête, puis passant outre en mugissant. Les arbres qu'elles roulent se heurtent aux parois des rochers, en détachant parfois quelques lianes qui s'enchevêtrent dans leurs branches. On voudrait voir ce qu'ils deviennent; mais on passe si vite soi-même et si justement préoccupé, qu'à peine on a le temps de regarder les rives. La mort, la vie tiennent à un fil: au coup de pagaie trop fort ou trop faible d'un de vos rameurs; à un arbre qui passe sur vous et en passant vous soulève; à un caprice même de l'eau qui subitement change son courant. Pendant des minutes entières, on retient son haleine et on ne respire bien que lorsque la plaine ou la vallée apparaissent enfin, grandes ouvertes, et permettant au fleuve d'étaler à loisir ses ondes tumultueuses.

C'est aussi beau que sinistre, et pour ma part je me souviendrai des pungos pendant toute ma vie probablement.

En vue de couronner ce chapitre et de faire bien comprendre l'horreur grandiose de ces passages, je ne puis mieux dire que donner textuellement un récit qui m'a été fait sur les lieux mêmes, par le héros de l'aventure, un vieillard très estimé dans son pays et de la sincérité duquel je n'ai aucune raison de douter.

Je lui tiens la plume; rien de plus.

„J'étais jeune alors, seigneur, ardent et désireux de gagner de l'argent pour retourner le dépenser à Lima. Ma famille, puissante à ce moment, m'avait fait nommer gouverneur du *pueblo* <sup>1)</sup> de . . . , pour me faciliter ma fortune, et à peine installé dans mon nouveau gouvernement, je m'étais mis à chercher de l'or dans les fleuves.

„Un jour, j'étais parti avec presque tous mes Indiens, une trentaine d'hommes environ, pour laver dans l'Amazone même, au-dessus du *pungo* de Mancériche, sur une plage qui était alors très bonne.

„Nous étions là depuis huit jours, trouvant

---

1) Pueblo, Dorf, Ortschaft.



de l'or à poignée. J'en avais déjà près d'une demi-dame-jeanne, lorsqu'un enfant arrivant de chez nous par la forêt, tant qu'il avait pu marcher, parut sur notre plage. Il était envoyé par le *pueblo* pour nous dire que deux tribus voisines, les Ahuarones et les Huambisas, venaient de se déclarer la guerre; que déjà quelques combats avaient eu lieu, et que les Huambisas, nos alliés de tous temps, nous avaient fait prévenir d'avoir à nous garder, parce que les Ahuarones avaient juré d'emmener en esclavage nos femmes et nos enfants.

„Le temps pressait, disait le messenger, car il se pouvait que l'ennemi fût déjà en route pour venir attaquer le village.

„A quelques minutes d'intervalle, un second enfant envoyé aussi par les nôtres, pour suppléer au premier en cas d'accident, arriva tenant le même langage. Il m'apportait en outre, comme suprême appel, un collier en or que j'avais donné à mon Indienne le jour de mon départ.

„Il n'y avait pas à hésiter. Nos femmes et nos enfants étaient là sans défense, à la merci des Indiens. Nous résolûmes de partir de suite. Le chemin de forêt qu'avaient suivi les deux messagers était long à ce point qu'il

fallait deux jours pour arriver au *pueblo*, tandis que par le fleuve nous pouvions être rendus en moins de trois heures.

„Mais l'Amazone était haute. Presque tous mes hommes hésitèrent en disant que la pierre du *pungo* devait être dépassée; que c'était courir à une mort certaine que d'aller par le fleuve; que mieux valait risquer de laisser nos femmes et nos enfants tomber aux mains des Indiens que de nous noyer sûrement et sans profit pour personne, etc., etc.

„Sur ces mots, ils partirent à pied par la forêt.

„Quatre de mes hommes et moi seulement qui sans doute aimions mieux que les autres, nous restâmes décidés à passer le *pungo*, plutôt que de laisser nos femmes sans secours, pendant les deux jours qu'il nous fallait pour aller vers elle.

„Aussitôt, avec des troncs de balsa épars sur la plage, nous fîmes un grand radeau. Nous mîmes dessus trois ou quatre paquets de lianes, ma dame-jeanne et tout notre bazar commun, y compris celui des autres, qui, pour aller plus vite n'avaient emporté que leurs armes. Puis nous partîmes, sans perdre de temps, je vous jure, bien qu'un peu inquiets

de ce qui allait nous arriver au Mancérique. Moins de deux heures après l'arrivée des enfants, nous descendions déjà le fleuve.

„Nous avons trois lieues à faire environ au fil de l'eau tranquille avant d'arriver au pungo. Nous profitâmes de ce temps pour attacher solidement au radeau nos effets et nous-mêmes, en nous faisant autour du corps comme des gaines de lianes afin d'être moins meurtris.

„Enfin, le Mancérique apparut. Comme nous l'avions bien prévu, les pierres de marque étaient sous l'eau. Nous mesurâmes : le flot les couvrait par plus de trois pieds. Or, vous le savez, monsieur, vous qui avez passé les pungos, quand les pierres sont à fleur d'eau seulement c'est tenter la mort que de s'aventurer sur le fleuve quand on ne les voit plus, nul ne passe.

„Mais nous n'étions pas venus là pour attendre. Je dis à voix haute, pour mes hommes et pour moi-même, une courte prière. Puis nous nous laissâmes entraîner au torrent.

„Cela ne fut point long, je vous assure. Il n'y avait pas deux minutes que nous étions entrés dans le pungo, que nous nous vîmes roulés en tous sens avec le radeau qui nous portait, dessus dessous, comme voulait le flot.

De temps à autre, quand il plaisait à Dieu de nous faire revenir à la surface, nous respirions et je me tâtais le corps pour voir si j'étais bien entier. Mais à peine j'en avais le temps : le fleuve nous reprenait, et alors nous nous laissions engloutir sans mouvement, où il plaisait à Dieu de nous mener : à la mort ou au pueblo !

„Enfin, monsieur, je ne sais comment, parce qu'on l'a voulu là-haut, voilà tout, nous nous trouvâmes en eau tranquille et en vue du village. Notre radeau flottait au milieu du fleuve comme un vrai navire.

„Seulement, sur cinq que nous étions, un était presque mort, noyé ; un autre avait un bras cassé. Un troisième et moi nous étions si meurtris, que nous ne pouvions pas nous relever. Un seul était valide. Il nous aborda juste au pied du village, qui nous avait aperçus, et ne voulait pas croire que ce fussent des hommes qui sortaient du pungo sans être morts.

„Les Ahuarones, nous sachant revenus, ne parurent même pas. Trois des troncs de notre radeau étaient cassés par le milieu. Quant à mon or, il était retourné au fleuve avec la moitié du bazar qui l'entourait. Mais j'étais jeune alors, monsieur, et six mois après j'arrivais



à Lima avec deux autres dames-jeannes remplies, lavées sur la même plage.“

Que vous semble de ce récit? Croyez-vous que les torrents des Andes, y compris l'Amazone elle même, ressemblent à nos fleuves débonnaires? Y a-t-il au monde chapitre de roman qui vaille la naïveté grandiose de ce simple récit de vie péruvienne?

Puis, vous qui me lisez, ne vous prenez-vous pas, comme je me suis pris, d'une sympathie affectueuse pour ces hommes, auxquels l'amour fait tout braver, même une mort presque certaine pour ne pas tarder d'un jour? Quant à moi le dévouement des Péruviens à leur famille et leur amour sans bornes pour leurs femmes, m'ont fait, plus que toutes leurs autres qualités réunies, aimer ce peuple entre tous: comme la beauté grandiose de leurs montagnes m'a fait aimer leur pays. Quels que soient leurs torrents, si Dieu me faisait recommencer ma vie, ce n'est ni dans Paris-Babylone, ni sous des lambris dorés que j'irais passer mes jours: c'est dans leur douce patrie, entre la chasse et l'aventure, avec une de leurs péris<sup>1)</sup> pour aux retours essuyer mon front.

ÉMILE CARREY.

---

1) Péri, ft. fée, femme.

## LA VALLÉE DE L'AMAZONE.

Climat et végétation du bassin de l'Amazone. —  
Facilité de l'existence.

En Europe et encore plus aux Etats-Unis, je crois, le climat vivifie l'homme, le surexcite, l'enfièvre en quelque sorte. Dans l'Amérique méridionale, sur cette terre au berceau, il l'endort. De par son influence toute-puissante, l'être entier se sent énerver peu à peu, sans souffrance, sans regrets, et si doucement que tôt ou tard les plus rebelles s'abandonnent d'eux-mêmes à la paresse indouciante que ce climat leur inspire.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Dieu seul peut juger. Mais, au point de vue du bonheur terrestre, le sommeil, que je sache, n'est pas une souffrance. C'est une si belle chose que la vie à certains moments!

La nature est comme le climat, si belle qu'on ne la rêve pas plus belle.

D'immenses forêts d'arbres de toutes variétés couvrent généralement le sol. Des lianes en fleurs, enlacées dans leur feuillage sombre, l'éclairent de leurs vives couleurs. Des pampres descendent en rideaux du haut des arbres et traînent jusqu'aux fleuves, dont les vagues les font osciller comme des roseaux agités par le vent. Il tombe quelquefois tant de fleurs de ces fouillis de verdure, que le flot, par places, en coule tout rouge ou tout blanc. On dirait une eau de Fête-Dieu. <sup>1)</sup>

Les plaines sans forêts et même les plages ne s'étalent pas jaunes et nues comme les plaines d'Afrique mais si chargées d'herbes, de plantes, de fleurs, et bientôt d'arbustes, qu'on voit à peine le sol. Sauf les têtes des fleurs, tout y est vert comme nos blés au printemps. C'est bien vraiment la savane verdoyante, ainsi qu'on la nomme.

A maintes places, des lacs aux eaux pures et claires s'étalent enfouis dans la verdure. Des fleuves sans fin promènent leurs ondes jaunes

---

1) D. h. ein Gewässer, welches wie die Straßen am Frohnleichnamstage (Fête-Dieu) dicht mit Blumen bestreut ist.

que le soleil fait resplendir comme des nappes d'or liquide. Chaque vague renvoie les rayons solaires: partout l'eau étincelle, et sans la forêt qui repose les yeux, on ne saurait où regarder. Au lever ou au coucher du soleil, rien n'est plus beau que ces fleuves.

Dans l'air, matin et soir, passent des oiseaux de toutes tailles, de toutes espèces, de toutes couleurs. Des aras rouges et bleus, des tucans aux becs difformes, des colibris sans nombre couvrent des arbres ou les hautes plantes sous leurs corps qui luisent comme des diamants. De grandes aigrettes blanches, des hérons gris et jaunes, des guaras rouges, des canards multicolores, se jouent le long du fleuve, ou rasant l'eau de leurs lueurs passagères. Des papillons splendides volent autour des fleurs. Cà et là, sur les bords des eaux, leurs bandes réunies par essaims tourbillonnent dans l'air ainsi que des neiges. De grands poissons aux écailles d'or ou d'argent dorment à fleur des flots ou jouent le long des rives en bondissant comme des marsouins dans l'Océan.

Sur toute cette nature, le soleil équatorial verse à flots ses rayons incessamment cachés par de gros nuages dorés qui traversent l'air en jetant au passage des déluges d'eau. Mais,



de nuit, le ciel est généralement splendide: un ciel de Méditerranée, avec des étoiles comme des lumières, et une lune à la fois radiieuse et demi-voilée par l'humidité de l'atmosphère; la lune de Venise, douce, voluptueuse, et si poétique qu'on dirait le crépuscule d'un monde meilleur! \*)

La nature est fascinante à l'aimer comme un dernier amour.

Là, végétaux et animaux, tout abonde, tout s'offre à l'homme, facile à récolter, facile à saisir. La plage a tant d'œufs d'oiseaux et surtout de tortues qu'on en fait de l'huile et que cette huile est à vil prix, comme le pétrole aux Etats-Unis ou l'olive en Kabylie. Il y a des tortues à la chair exquisite, à croire qu'on est venu les emmagasiner là. Les fleuves

---

\*) Selbst in der heißen Zone Brasiliens wird die Hitze durch die Bewaldung, die herrschenden Winde und an vielen Orten auch durch die hohe Lage gemildert und steigt selten über 36° C. So hat die Pampa del Sacramento zwischen dem Maragnon und Ucayale nach englischen Beobachtungen fast das Klima von Madeira, zur Zeit, wo die Sonne im Zenith steht, täglich 85° (29°5 cent.), höchstens 75° (23°9) als tiefsten Stand. Im Juni, Juli und August, der trocknen Jahreszeit, ist die Temperatur sehr gleichmäßig und milde; die Fieber im Dezember bis Februar sind durchaus nicht bössartig.

ont assez de poisson pour qu'on le prenne au panier ou à la main et qu'on le choisisse comme dans un vivier bien fourni. Les forêts ont tant d'animaux, oiseaux et quadrupèdes, tant de baies, de graines, de racines, de plantes, de sucs d'arbres, de résines, utiles à l'homme qu'il n'y a qu'à tendre le bras pour trouver de quoi vivre, qu'à se baisser pour amasser de la richesse.

Là, la terre ne se défriche pas, ne se laboure pas, ne se fume pas, ne se herse pas. On lui jette la semence, rien de plus, et la semence pousse si vite que, du soir au matin, on ne reconnaît pas la plante de la veille. Pour une graine ainsi jetée, la terre vous en rend des centaines. Tout y pousse tout s'y pourrait cultiver. La nature donne tant de fruits et de racines comestibles faciles à améliorer que notre civilisation elle-même, toute chargée qu'elle est des apports du monde entier, n'en fournit pas autant. Quoique primitif et sans culture d'aucune sorte, chacun de ces fruits ou racines possède de naissance des saveurs fortes, âcres parfois, mais parfois exquisés à faire rêver Brillat-Savarin.

C'est un véritable jardin enchanté où la luxuriante nature a semé à pleines mains toutes

les richesses animales et végétales dont elle dispose; un jardin sauvage, mais si fertile, si varié, si splendide, qu'à le voir on comprend qu'une puissance providentielle à seule pu le créer ainsi dans un but d'avenir dont elle seule a le secret.

Grâce à cette richesse, malgré l'insalubrité, malgré les moustiques, cette terre a des possesseurs réels et même prétendus. Les Etats riverains se la disputent par guerres, traités et protocoles, comme si elle était la belle Italie elle-même.

Des émigrants indigènes ou étrangers, filtrant sur elle de toute part à travers la distance et la mort, la repeuplent incessamment. Ses habitants l'aiment autant que nous aimons notre France et ne l'abandonnent qu'à regret. Quiconque y a vécu rêve sans cesse de ce paradis étrange où la souffrance habite avec le bonheur, comme sous cet arbre au feuillage enivrant dont Millevoeye, le poète des amours, a dit:

„Il est sur un lointain rivage  
Un arbre où le plaisir habite avec la mort.  
Sous ses rameaux trompeurs, malheureux qui s'endort,  
Volupté des amours, cet arbre est ton image . . . .“

De droit ou plutôt de prétentions, cette

contrée, située sur les confins indécis de l'empire du Brésil et des républiques du Pérou, de la Bolivie et de l'Equateur, fait partie de ces États. De fait, comme elle ne rend que peu ou point de services aux nations dont elle prétend dépendre, et que ces nations ne lui en rendent aucun, malgré les droits, conséquemment les devoirs qui leur incombent, elle n'appartient à personne. C'est tout au plus si les quelques blancs demi-sauvages qui y ont élu domicile, sous les drapeaux plutôt que sous les lois de leurs patries respectives, pourraient prétendre à sa possession réelle. Car c'est là plus que nulle part ailleurs peut-être, que sont vraiment réels et tangibles ces vers de Victor Hugo :

„Dieu nous prête un moment les près et les fontaines,  
Puis il nous les retire.“

Là, l'homme ne fait pour ainsi dire que camper, sans laisser de traces qu'à peine, et souvent si fugitives qu'elles ne durent même pas l'espace d'une saison. La plage qu'il habitait hier, il ne l'habitera plus demain, et peut-être que cette plage elle-même ne sera plus qu'un peu d'eau bourbeuse perdue dans l'Océan. La bourgade où il est né n'existera pas l'an prochain, s'il plaît au fleuve d'en



encombrer le port ou de dévier de son lit. Puis dans deux ou trois années, dix ans tout au plus, il ne restera rien, pas même des ruines de lui, de sa vie, de sa cité tout entière. Le fleuve ou la forêt auront tout repris.

---

## II.

### Mœurs du désert sud-américain.

---

Comme le reste des deux Amériques, cette immense plaine est peuplée — si on peut nommer cela peuplée —, par les trois grandes races qui se partagent le globe, et dont les autres familles humaines ne sont, à mon sens, que des ramifications, à savoir :

Des rouges, indigènes, ou plutôt premiers habitants sauvages de ces contrées : descendus là par les Cordillères avec les eaux des fleuves, pionniers égrenés de la race indienne venue de l'Asie par le détroit de Behring. C'est le fonds principal du pays :

Des blancs arrivant d'Amérique et de la

vieille Europe elle-même, avec leur instincts gouvernants, fondateurs, civilisateurs par excellence.

Enfin, des nègres convoyés par les blancs et vivant là comme ils vivent dans les pays intertropicaux, c'est-à-dire vraiment chez eux, donc avec moins de maladies et plus de facilités que les naturels du pays eux-mêmes.

Cet assemblage forme un métal humain étrange, bizarre, presque indéchiffrable, riche et mobile d'aspects comme un kaléidoscope, où cependant, en regardant avec un peu d'attention, on retrouve facilement les trois natures distinctes dont se compose cet alliage. Il est probable, presque certain même, que, d'ici à peu de temps, notre sang blanc finira par y dominer, parce que c'est lui qui y afflue le plus fort et le plus abondant. Mais, présentement, il y est comme fondu dans l'élément rouge, c'est-à-dire l'indien autochtone. C'est nous qui régissons ce dernier et l'appriivoisons, mais tout en prenant ses instincts, ses mœurs, sa teinture, sa religion même: en un mot, presque toute sa nature physique et morale.

C'est que l'homme a beau se dire le maître de ce monde et prétendre l'asservir à ses lois, c'est lui qui partout et pour tout obéit tôt ou tard à

la nature. Comme nous sommes ses hôtes, rien de plus, ses hôtes éphémères, de même que les passants d'une grande hôtellerie, les étrangers du *Grand-Hôtel* par exemple, quand l'hôte est puissant, tel qu'il est en Europe et plus encore dans l'Amérique du Nord, il façonne quelque peu à ses mœurs l'auberge où il est descendu. Mais le plus souvent c'est l'hôtellerie qui règle les habitudes de celui qu'elle héberge, et, n'en déplaie à nos prétentions d'infaillibilité dirigeante, ce que le voyageur ou l'émigrant ont de mieux à faire, est de soumettre tout en améliorant. L'aubergiste, c'est-à-dire l'habitant, est né dans le pays : bien mieux que celui qui arrive, il sait ce qu'exige la nature du pays dont il est.

L'existence que mène cette singulière branche de notre humanité, ne se peut mener que dans des contrées riches et vierges comme l'intérieur de l'Amérique du Sud. Chaque jour cette existence se modifie, s'amointrit, disparaît et disparaîtra bientôt tout-à-fait, sous la marée montante des émigrations européennes. Si les dangers qu'elle entraîne, non moins que son éloignement de tout centre civilisé, ne la rendaient pas difficile aux blancs, elle n'existerait déjà plus qu'à l'état d'histoire, ainsi que tant

d'autres vies humaines que notre civilisation emporte jour par jour sous son flot niveleur. Les vieux habitants du pays disent qu'elle est déjà bien moindre que de leur temps. Mais telle qu'on la trouve encore çà et là, c'est peut-être l'existence humaine la meilleure qui soit dévolue à l'homme sur la terre, parce qu'elle est la plus douce, la plus abondante et surtout la plus oubliée.

De même qu'en tout pays, chez nous aussi bien que là-bas, cette existence se divise annuellement en deux périodes distinctes : la période d'hiver et celle d'été. Comme je vous le disais tout à l'heure, l'homme est si bien l'hôte de la nature, que partout il suit ses lois générales. C'est ainsi que toujours, lorsqu'il le peut, il change de demeure en suivant les deux grandes phases climatériques de l'année. Chez nous, les riches ont maison de ville et maison des champs : les pauvres des cités eux-mêmes, — les plus malheureux des hommes à mon sens, — vont à la campagne en été chaque fois qu'ils peuvent. Là bas, riches ou pauvres, on a toujours casa de ville et casa des champs : vie d'hiver et vie d'été.

C'est cette double existence que je vais essayer de bien rendre. Vous connaissez maintenant le pays, c'est-à-dire l'hôtellerie, donc



la raison d'être des mœurs de ses habitants. De même que le pays, ces mœurs sont et doivent être absolument dissemblables des nôtres, si dissemblables même, qu'à première pensée plus d'un parmi vous doutera de l'exactitude de mes assertions. Cependant tout, jusqu'aux plus minimes détails, est scrupuleusement vrai, comme vous le sentirez de vous-mêmes après lecture. La vérité a cela de bon toujours, qu'elle pénètre à ce point le lecteur et l'écrivain, qu'il s'établit entre eux une confiance réciproque.

En tous cas, je vous affirme l'authenticité de mes assertions, et avec pouvoir de le faire, car j'ai étudié cette existence de *visu*, je l'ai même menée pendant plusieurs mois, presque des années. Son étrangeté me faisait remettre de jour en jour à l'écrire, par crainte de froisser nos sentiments naturels, lorsque la suite d'un roman, que je termine en ce moment, est venue la placer sous ma plume hésitante avec les considérations qui précède. Le cadre de mon récit ne comportait par ces détails. Une souffrance intime me faisait regretter cette vie plus que jamais. Le caprice, presque le besoin de la raconter avant de continuer mon livre, m'a pris. Je vous la redis comme elle est,

avec ses dangers, ses souffrances, ses bonheurs; telle que me la retracent mes notes et mes souvenirs, telle qu'en ce moment même je la vois encore, aussi bien que lorsque je la menais.

Je commence par l'existence d'été, celle des plages, la plus longue des deux et la nourrice de la vie des villes, comme en Europe.

Dès que la pluie diminue, que le fleuve commence à baisser, la nature entière semble se réveiller, de même que chez nous aux premiers bourgeons de mars. Il n'y a point de printemps, par la raison qu'il n'y a pas d'hiver, mais c'est tout comme. Au lieu de quitter sa robe de frimas, le sol dépouille son linceuil d'eau bourbeuse. Les jaguars miaulent, les caïmans gémissent, les oiseaux chantent, les fourmis s'agitent; des essaims de mouettes tournent au-dessus des flots, cherchant, comme la colombe de l'Arche, une terre où poser leurs œufs. Le déluge est fini. Amphitrite, Vénus, la nature sortent des eaux.

Alors, dans les villes, les bourgades, les carbets, sur les bateaux qui remontent le fleuve, partout, chacun s'apprête. C'est pour le monde de par là-bas comme le mois de juin pour

Paris. Chacun à l'avance prépare ses filets, calfate ses bateaux, s'approvisionne de manioc, et chaque jour consulte le fleuve pour régler son départ.

Dès que la plage voisine découvre, tout le monde s'envole. C'est à qui partira. Carbets et bourgades, tout se vide et s'éparpille sur le fleuve, plus hâté que des bandes de citadins s'échappant le dimanche par les railways de leur fourmilière. Chacun vient camper sur la plage de son choix avec sa famille, ses clients, ses esclaves, s'il en a : sa *smalah* entière. Pour les Indiens purs eux-mêmes, qui habitent dans la forêt, la vie des plages est une villégiature que les plus farouches d'entre eux prennent chaque année, au risque de se faire rançonner ou capturer par les blancs. Mais rien, pas même leur amour de liberté, ne résiste à ce besoin annuel de venir là se prélasser dans l'abondance et le *far niente*, comme des lézards repus qui s'endorment au soleil.

Une fois sur la plage, la vie est la même pour tous : pour le riche comme pour le pauvre. On se croirait déjà mort, tant l'égalité règne.

Toutes les cases sont les mêmes, c'est-à-dire composées d'une douzaine de perches plantées sur les sommets de la plage et sou-

tenant un toit de feuilles. Voilà pour la maison.

En fait de meubles, il y a dans chaque case un hamac pour chacun, quelques vaisselles de cuisine et une guitare. Un pantalon pour les hommes, une jupe pour les femmes composent le très-habillé du costume général.

Le matin, au petit jour, l'essaim se lève et se dispose à ses affaires, ou plutôt à ses passe-temps; car, pour quelques rares blancs ou métis venus là en vue d'amasser, le plus grand nombre ne pense qu'à tuer de quoi déjeuner. Grâce à Dieu, sur ces plages bénies, l'homme ne s'est pas encore fait fourmi — l'odieux insecte. Il vit, il n'emmagasine pas. Il est le roi de la nature, non son fossoyeur: son souverain pacifique, non son nécrophore <sup>1)</sup> avare et puant.

Les uns vont chasser au fusil et plus généralement au curare, c'est-à-dire au poison, pour faire moins de bruit. Ils partent, soit à pied, soit en canots, armés de leurs longues sarbacanes <sup>2)</sup>, et le soleil est encore loin du zénith qu'on les voit revenir avec plus qu'il

---

1) Nécrophore (Necrologismus), ft. fossoyeur, Todtengräber. — 2) Sarbacane, Bläserohr.



ne faut de venaison pour nourrir une famille entière.

Les autres vont à la pêche, au filet où à l'hameçon, selon la nature du poisson qu'ils veulent prendre. En quelques quarts d'heure, les filets se remplissent et les canots reviennent si chargés que les enfants se battent à coups de poissons, comme en hiver nos gamins à coups de boules de neige.

Les femmes, pendant ce temps, gardent la plage. Tantôt elles vont planter le manioc, c'est-à-dire le pain de l'hiver, tantôt ramasser des œufs pour en faire de l'huile, tourner des tortues qui sont venues désover sur la plage, ou ramasser le bois du prochain repas. Mais jamais une seule d'entre elles ne reste oisive.

Vers huit et neuf heures, aussitôt la chasse ou la pêche finies, le repas s'apprête. La cuisine et le couvert ne sont ni longs ni pénibles à préparer.

Le bois ne coûte rien : la plage en est couverte. Devant chaque cabane fume nuit et jour un feu, qui, un peu avant les repas, prend des proportions à brûler Lucifer.

Sur ce feu sont posées deux grandes marmites en terre. Dans l'une est la venaison, c'est-à-dire des morceaux de tapir, ou de cerf,

ou de sanglier, ou de singe, ou des hoccas <sup>1)</sup> entiers. Souvent il y a là cuisant ensemble des quartiers de trois ou quatre espèces d'animaux. La seconde marmite est remplie de poisson. Tout cela baigne dans l'eau limoneuse du fleuve, avec des bananes, du sel et du piment. Voilà pour la soupe, le bouilli, les entrées, les hors-d'œuvre, etc.

Autour du feu, ou à plat sur les charbons mêmes, des morceaux de poisson ou de venaison, posés là comme ils sont tombés, formeront les rôtis. Parfois, quand la famille est nombreuse, ou quand il y a réception sous le carbet, on voit sur les charbons un sanglier tout entier, ou un pirarucu, c'est-à-dire une truite de rivière américaine, grosse comme cinq ou six de nos plus forts brochets.

Lorsque l'eau des marmites, évaporée par la fournaise, a été remplacée une fois; lorsque les rôtis calcinés sont devenus secs et durs à casser des dents de requin, le repas est prêt. On met le couvert.

La table est le sol toujours. Des feuilles, généralement arrachées au toit par chaque convive, serviront d'assiettes à ceux qui vau-

---

1) Hocco, m., oiseau gallinacé des nudipèdes.

dront prendre ce luxe. Une gargoulette commune remplace les carafes et les verres. Cependant je doute fort que les noces de Gamaches aient étalé plus de victuailles que n'en étale soir et matin le repas du plus pauvre Indien de ces contrées.

ÉMILE CARREY. 1)

1) Die Ethnographie von Brasilien verdankt Emil Carrey außer den unter dem gemeinsamen Namen L'Amazone erschienenen Schriften: „Huit Jours sous l'équateur“ — „Les Métis de la savane“ — „Les Révoltés du Para“ — „La dernière des N'Hambahs“ (Paris, Levy, 1860—72), auch das von Charles Girardet prachtvoll illustrierte Werk: „Les aventures de Robin Jouet“ (Tours 1865), in welchem das sogen. „Streitige Gebiet“ zwischen dem Amazonenstrom und dem Oyapok geschildert wird. Meine deutsche Umarbeitung dieses Werkes (Stuttgart, bei Krieger 1876) umfaßt die interessantesten, zum Theil noch wenig bekannten Resultate der ethnographischen und naturwissenschaftlichen Forschungen sowohl von Emil Carrey selbst als auch anderer Reisebeschreiber neuester Zeit über das französische und brasilianische Guyana; sie ist namentlich durch anziehende Sittenschilderungen erweitert worden.

## LES FORÊTS VIERGES DE LA TERRE CHAUDE.

---

### Scènes de mœurs mexicaines.

---

Nous avons déjà franchi le Papaloapam et laissé derrière nous le village de Chacaltianguis, lorsque le soleil nous éclaira pour la première fois depuis notre départ de Cosamaloapam. Nous rencontrions de temps en temps de misérables huttes ombragées par des cocotiers, par des bananiers courbés sous le poids de leurs fruits. Nous suivions la rive la moins sauvage du fleuve, et nous traversions alternativement des champs de cotonniers, de maigres plantations de cannes à sucre ou de cacaoyers. Ces derniers arbres étalaient de belles feuilles veloutées, d'un vert tendre, et portaient ces



gros concombres à peau rugueuse qui renferment, au milieu d'une pulpe à saveur aigre, les amandes si recherchées des Mexicains et des Européens.

Les champs que nous traversions avaient été conquis sur la forêt, dont la lisière apparaissait à une courte distance. Un trajet de quelques lieues nous avait conduits dans une région peu semblable à celle où nous dormions la veille. Sol, végétation, aspect, tout était transformé; mais nous étions toujours dans la terre chaude: entre nous et les plaines désertes que nous venions de traverser, il n'y avait que la largeur majestueuse du Papaloapam.

En moins d'une heure, nous nous rapprochâmes de la lisière de la forêt. Les champs, plus étroits, semblaient nouvellement déblayés. Bientôt nous marchâmes au milieu de débris encore fumants, puis toute trace de culture disparut, et nous nous trouvâmes resserrés entre la forêt et le fleuve.

La rive opposée, complètement inhabitée, commençait à se couvrir de bois épais. La rivière faisait de nombreux détours et ses eaux encore basses formaient une belle nappe bleue qu'on eût dite immobile. Des flamants <sup>1)</sup>, des

---

1) Flamant, Flamingo.

hérons <sup>1)</sup>, des spatules <sup>2)</sup>, des canards au plumage doré ou bronzé traversaient d'un bord à l'autre d'une aile nonchalante, effrayés sans doute par la batterie du docteur. C'est à peine si nous aperçûmes deux ou trois caïmans; une onde limpide et courante leur convient moins que la bourbe des marais.

Je rejoignis mon compagnon, que je trouvai entouré d'une demi-douzaine d'Indiens, à la tête rasée et à moitié ivres. Sur le sol, barrant l'étroit passage, reposait une civière formée de rameaux verts et couverte d'un drap sous lequel se dessinaient les formes rigides d'un cadavre. Accroupie près du brancard, une jeune mère venait de soulever le linceul et contemplait d'un air navré la tête livide du mort, qu'elle couvrait des débris d'un bouquet de fleurs jaunes. Elle disait à l'enfant suspendu à son sein :

— Écoute et regarde: Voilà le père de ta mère; tes cris troublaient son sommeil: ils ne le réveilleront plus!

Une *balsa*, dirigée à l'aide d'une petite pagaie, aborda au-dessous de nous. On y plaça

---

1) Héron, Reiher. — 2) Spatule, Röffelgans.

le cadavre, la jeune femme y monta, et le radeau, repoussé de la rive, descendit lentement le courant. Ceux qui avaient apporté la civière lancèrent alors de véritables hurlements, se frappant la poitrine et se tirant les joues à tour de rôle; ils ne se turent que lorsque le funèbre esquif eut disparu. Mort dans la cabane qu'il habitait au milieu des bois, le vieil Indien était pieusement reconduit sous les arbres plantés par ses aïeux dans le cimetière de Chacaltianguis.

Chacun des porteurs avait à sa ceinture une gourde remplie de vin de palmier, cause de leur ivresse. Lorsqu'ils eurent examiné en connaisseurs nos armes et nos chevaux, mon ami s'ayisa de leur démontrer l'utilité de sa montre. Tous écoutèrent le tic-tac d'un air ravi, regardèrent tourner les rouages, comme s'ils comprenaient les trop savantes explications de l'orateur, puis demandèrent à voir „la bête qui faisait marcher le temps“. Enfin, ils nous offrirent une gorgée de vin, politesse que l'Encuerado <sup>1)</sup> seul était de force à accepter, car elle nous aurait obligés à porter, l'une après l'autre, les six gourdes à nos lèvres.

---

1) L'Encuerado, d. h. Federjaffe, der Tiegerjäger.

Nous poussâmes nos chevaux; les Indiens nous souhaitèrent „des chemins sans serpents“, et s'enfoncèrent dans la forêt, marchant à la file, selon leur coutume.

Pendant une heure encore, nous pûmes avancer au trot; mais bientôt la route monta et devint moins facile. Nous dominions le fleuve à une grande hauteur, et nous le voyions s'élargir, perdre de sa profondeur et de son calme, et montrer à découvert de longs îlots de sable fin. Un épais tapis d'herbes rampantes voilait de nombreuses crevasses où les pieds de nos chevaux s'engageaient, non sans un certain danger pour nous et pour eux. Plus loin, la terre récemment éboulée fermait tout-à-coup le passage, et on voyait, suspendues au-dessus du fleuve, des racines gigantesques que devait emporter la première crue.

Nous résolûmes de pénétrer dans la forêt, dont les lianes et les buissons nous interdisaient l'accès. Le docteur nous devança et parvint à tirer sa fameuse rapière; par malheur, la dimension même de l'arme devenait un obstacle; elle heurtait les rameaux les plus avancés sans atteindre ceux qu'il fallait frapper, et sa pesanteur faisait suer à grosses gouttes notre pauvre pionnier. Tandis qu'il se fatiguait



en vains efforts, l'Encuerado avait pratiqué une issue. Nous nous enfonçâmes sous une voûte pleine de fraîcheur, cherchant à nous maintenir aussi près que possible de la rive.

Nous choisîmes, pour nous reposer, un endroit où les lianes multipliées, enlacées, formaient autour de nous des hamacs fleuris. Après avoir coupé sur les bords du fleuve quelques brassées d'une plante graminée dont les chevaux sont friands, j'aidai l'Encuerado à allumer notre foyer, et je partis à pied avec l'Indien dans l'espoir d'atteindre un gibier quelconque. Le docteur resta en tête à tête avec un Milton, qui, flanqué d'un Virgile et d'une petite édition belge des *Feuilles d'automne*, composait notre bibliothèque.

Nous nous enfonçâmes sous les arbres, les marquant d'une entaille à chaque vingtaine de pas, afin d'éviter de nous égarer. Au bout d'un quart d'heure, nous n'avions encore rencontré qu'un écureuil, encore nous échappa-t-il. L'Encuerado, l'œil et l'oreille au guet, découvrit la piste d'un cerf, puis la large empreinte d'un tigre. Ces traces avaient plusieurs jours de date; nous les suivîmes cependant, non dans l'attente de rejoindre le gibier qui les avait laissées, mais par instinct de chasseur. Elles

nous conduisirent près d'un monticule à peine élevé d'un mètre au-dessus du sol, autour duquel gisaient des ossements rongés. M'étant penché pour examiner ces débris, j'aperçus une tête de flèche taillée dans cette pierre vitreuse nommée obsidienne <sup>1)</sup>, que les Indiens travaillaient avant la conquête espagnole. Trois ou quatre trouvaillles du même genre m'engagèrent à regarder autour de moi. A travers les arbres espacés, je remarquai, derrière le monticule près duquel je me trouvais, une autre éminence d'une vingtaine de pas de long, qui formait avec la première une sorte d'I gigantesque. Tandis que je faisais ces observations, l'Encue-rado revint vers moi avec une quinzaine de pointes acérées.

— Dans ma province, me dit-il, on reconnaît un champ de bataille à ces débris.

Je restai rêveur. Quelques minutes auparavant, je marchais convaincu que nul être humain n'avait encore traversé cette solitude; les arbres, qui gardent jusqu'à la fin les cicatrices que leur inflige le voyageur, étaient intacts. Ce mot de *champ de bataille* prononcé

---

1) Obsidienne oder obsidiane, Glasagat, Habenstein.

par l'Encuerado m'emporta vers le passé. Quoi! ces troncs séculaires avaient vu des hommes armés, deux camps ennemis peut-être? Leurs voûtes avaient entendu le chant de triomphe des vainqueurs, le râle des vaincus? Ces monticules étaient-ils des tombes ignorées, qu'après des siècles de silence un inconnu venait fouler par hasard? O gloire! Quels noms portaient les guerriers qui dorment sous ces tertres?

Aidé par l'Encuerado, je creusai la terre avec mon machete. Nous travaillâmes un quart d'heure sans rien découvrir; enfin apparurent des pierres posées les unes sur les autres, mais non scellées, que nous pûmes enlever sans peine. Sous la voûte qu'elles formaient, nous aperçûmes une jarre de terre rouge que nous parvînmes à mettre au jour.

Elle renfermait une tête de mort.

Plus de doute: à une époque impossible à préciser, ce lieu avait été le théâtre d'un combat meurtrier, les guerriers tombés reposaient dans le carré long, et le monticule que nous venions d'examiner devait renfermer les dépouilles du chef. L'heure avançait, nous replacâmes la jarre, que nous recouvrîmes, tant bien que mal, de la terre que nous venions d'enlever.

Une lointaine rumeur attira notre attention : elle se rapprocha et nous saisîmes nos armes. Des cris gutturaux, des sifflements, un bruit de branches cassées et de feuillages agités annonçaient l'approche d'une bande de singes. L'Encuerado m'indiqua un poste et s'enfonça de son côté dans le bois. Pas un singe ne se montra, les sens allèrent mourir au loin, et on eût pu croire qu'une simple rafale venait de troubler la quiétude de la forêt. Assez dépités — car le temps nous manquait pour nous mettre à la poursuite de la troupe où nous avions compté trouver une proie certaine — nous retournâmes sur nos pas. Sous ces grands arbres, dont les branches et les feuilles allaient s'épanouir à une hauteur incroyable, l'Encuerado, qui me précédait, avait l'air d'un pygmée. Le sol nu et humide ne trahissait notre marche par aucun bruit : il manque aux forêts vierges les feuilles sèches qui jonchent vers l'automne le parterre de nos bois et dont les mélancoliques rumeurs ont inspiré à nos poètes tant de vers charmants.

La brise nous apporta le faible écho d'une détonation, et nous devinâmes que le hasard avait conduit vers notre compagnon le gibier que nous cherchions. Nous pressâmes le pas,



cheminant l'un devant, l'autre derrière, sans jamais perdre de vue nos marques. Il faisait presque nuit, lorsque la lueur de notre foyer nous apparut à travers les arbres; en même temps la voix du docteur me parvint. . . .

„The mind is its own place, and in itself  
Can make a Heaven of Hell, a Hell of Heaven.  
What matter where, if I be still the same.“<sup>1)</sup>

Il déclamaît le discours du Satan de Milton tout en surveillant la cuisson d'un singe (un *atteles Belzebut*), qui avait eu l'imprudencé de venir gambader à portée de son fusil. Le docteur nous railla en nous voyant reparâître les mains vides; mais ma découverte l'intéressa vivement. Il eût désiré, comme moi, opérer des fouilles dans le grand tumulus; mais les moyens nous manquaient. Comment d'ailleurs emporter nos trouvailles? Nous dûmes nous contenter de laisser de larges entailles aux arbres qui nous entouraient, nous promettant d'examiner le lendemain les bords du fleuve,

---

<sup>1)</sup> „L'esprit trouve en lui-même sa demeure; il peut faire un ciel de l'enfer, un enfer du ciel. Qu'importe l'endroit où je suis, si je reste toujours le même.“

afin de pouvoir retrouver un jour notre lieu de campement.

Pour aucun de nous la viande de singe n'était un plat inconnu, et nous mangeâmes de fort bon appétit. Le docteur prépara du café et nous lut plus de vers qu'il n'en fallait pour endormir l'Encuerado. Notre foyer dardait de vives lueurs jusqu'à la cime des vieux arbres; l'air était calme et chaud, la forêt silencieuse comme une savane; le murmure de la rivière nous parvenait à peine. On ne saurait s'imaginer la tranquille grandeur de ces scènes qui communiquent à l'âme la sensation de l'infini et quelque chose de sa sérénité. O souvenir, que d'heures semblables dans ma mémoire! Mon passé compte-t-il des jours meilleurs? Le temps m'en réserve-t-il de plus heureux?

Toute la matinée du lendemain, nous marchâmes à l'abri des arbres; puis la rive du fleuve redevint praticable et nous la côtoyâmes de nouveau, admirant le rivage opposé, couvert de bouquets d'arbres entrelacés de lianes. Vers le milieu de la journée, nous retrouvâmes les traces d'anciens défrichements et une cabane construite sur une hauteur. Nous l'atteignîmes après avoir traversé une petite plantation de

maïs, où nous fûmes accueillis par un homme déjà sur le déclin de la vie, occupé à plumer un chachalaca. Un mauvais fusil à un coup était posé près du vieux chasseur, qui portait pour tout vêtement un caleçon et une chemise. Deux femmes, l'une jeune et l'autre décrépite, se tenaient sous un toit de quelques pieds carrés servant ordinairement d'abri aux animaux.

— Bénies soient vos faces chrétiennes! nous cria le vieillard en se levant. Mettez pied à terre, messeigneurs; il y a sous mon pauvre toit assez d'ombre pour vous et assez de maïs pour vos chevaux.

Nous répondîmes à ce bienveillant salut en débridant nos bêtes, notre intention étant de profiter de la rencontre pour déjeuner à notre aise. Le hasard nous donnait pour hôte un rentier du désert, qui n'avait pas quitté depuis trente ans les environs de sa hutte et s'inquiétait peu du sens dans lequel le monde tourne. Il semait assez de blé pour en avoir en abondance durant toute la saison, élevait quelques volailles, chassait de temps à autre et se trouvait heureux.

— Mon fils, nous dit-il, est plus grand et plus robuste que vous. Il trouve le rancho

un peu vieux; mais mon père y est mort, et, Dieu aidant, j'y mourrai.

— Ne vous ennuyez-vous jamais dans cette solitude? lui demandai-je.

— Si fait . . . quand il pleut.

Cette réponse me fit sourire.

— N'avez-vous jamais été malade? reprit le docteur.

— Malade? répéta le vieillard. Hélas, oui! Ma mère m'a souvent raconté qu'une Indienne... (que le ciel confonde cette race maudite!)... me donna un jour un fruit malsain; un mois après, je commençai à dépérir; le fruit germait dans mon estomac. Rien ne put me le faire rendre. Il fallut me transporter à Tuxtepec, où un *curador* indien me l'enleva du bras droit par une incision dont la cicatrice se voit encore.

— Et que souhaitez-vous le plus au monde? continua mon compagnon.

— Vivre éternellement en paix avec Dieu. J'ai une femme soumise, un vieux cheval qui peut encore me porter, un bon fils . . . (bien qu'il veuille rebâtir notre demeure) . . . et plus de terre que je n'en puis cultiver.

— Voilà le sage, le sage tant cherché! s'écria mon ami, interrompant l'énumération des



bonheurs du vieillard. Sans compter qu'il reste alerte et joyeux à un âge où vous et moi serons cacochymes.

Nous nous disposions à repartir, après avoir terminé notre frugal repas. Notre hôte monta à poil une vieille jument afin de nous indiquer un sentier conduisant tout droit au Sanctuario.

L'air alourdi devenait étouffant comme à l'approche d'un orage, qu'aucun autre indice ne faisait cependant présager. Nous avançons sans nous presser, plus soucieux de voyager commodément que d'aller vite, suçant le fruit rouge et acide du timbirichi (*bromelia pingue*), dont nous venions de rencontrer quelques pieds. Le sentier côtoyait tantôt le fleuve, tantôt s'enfonçait dans la forêt. A deux ou trois reprises, il nous sembla entendre le bruit lointain et prolongé du tonnerre; mais l'horizon, consulté chaque fois que la route nous ramenait aux bords du Papaloapam, nous rassurait par sa sérénité radieuse; notre inexpérience ignorait quel phénomène annonçaient les sourds mugissements qui nous surprenaient.

Nous marchions en pleine forêt; le fleuve, resté sur notre gauche, faisait un immense détour et nous ne pouvions plus ni le voir ni

l'entendre. Le bruit continuait à retentir par intervalles et semblait se rapprocher un peu. Tout-à-coup, le galop d'un cheval résonna et nous vîmes arriver un jeune homme qui hâtait sa monture comme s'il eût été poursuivi. Il parut d'abord vouloir continuer sa course au galop; mais, en nous voyant demeurer immobiles, il s'arrêta brusquement à portée de la voix et nous cria:

— Dieu créateur! caballeros, allez-vous au Sanctuaire?

— Oui, répondit le docteur, si Dieu nous aide.

— *Por Dios santo!* partez donc bride abattue, si vous tenez à la vie. N'entendez-vous pas depuis une heure monter l'*avenida* (l'inondation)?

— Y a-t-il donc du danger à suivre ce sentier?

— Danger de mort pour peu que vous perdiez une minute. Partez au galop, vous dis-je! Ne laissez souffler vos bêtes qu'après avoir franchi trois ravins. Écoutez, écoutez! cria-t-il; et, sans nous donner le temps de le remercier, le cavalier disparut.

En ce moment, le bruit que nous avions déjà entendu sembla faire tressaillir la forêt.

Un rapide coup d'œil jeté sur les arbres nous montra des cercles jaunâtres auxquels jusqu'alors nous n'avions prêté aucune attention, tant l'idée d'une crue subite était loin de notre pensée, et dont la hauteur était de nature à nous effrayer. Depuis une heure, nous avions insensiblement gagné un bas-fond, où, sans le conseil de cavalier, nous eussions été surpris par les flots déchainés. L'Encuerado, plus capable que nous de suivre sans hésitation les faibles indices du sentier, prit la tête de notre petite cavalcade. Le jeune homme n'avait rien exagéré en disant qu'une minute perdue pouvait nous coûter la vie.

Nous avançons au galop, sans que les arbres perdissent la sinistre empreinte que nous remarquions trop tard. Nous écoutions avec une secrète terreur le mugissement devenu continuel. On eût dit une grande voix qui se plaignait dans la solitude. Tout-à-coup nous débouchâmes sur les bords du fleuve. Les changements soudains survenus dans son cours, naguère paisible et limpide, nous frappèrent de stupeur. Large, profond, écumeux, il charriait, comme d'insignifiants fardeaux, de troncs énormes; l'œil pouvait suivre la marche ascendante de ses eaux devenues troubles et jaunâtres. Des

spatules, des *ardeas*, des *galanpagos* se croisaient en poussant des cris rauques et en tournoyant ainsi que des oiseaux de mer. A un formidable craquement, nous jetâmes les yeux en face de nous : un arbre séculaire tomba en travers du fleuve et disparut en lançant l'eau jusque sur nous.

La voix de l'Encuerado nous arracha à ce spectacle, et nous rentrâmes dans la forêt. Quelques minutes d'une marche pressée nous amenèrent sur les bords d'un large ravin que l'eau commençait à envahir, mais que nous franchîmes sans encombre. Un quart d'heure après, nous laissions en arrière le second ravin ; il ne nous restait plus qu'à atteindre le troisième ; cependant, comme nous ignorions quelle distance nous en séparait, nous n'avions pas encore lieu de nous rassurer.

La route fut longue et la rivière montait toujours ! Enfin, l'inondation gagna le sentier que nous suivions, et il fallut ralentir notre marche. Un instant, nous nous trouvâmes à pied sec ; presque aussitôt notre regard s'arrêta sur les bords escarpés d'une sorte de précipice où l'eau s'engouffrait avec fracas, entraînant avec elle mille débris.

Nous comtemplâmes avec effroi les flots qui



jaillissaient comme d'une écluse et tombaient dans le ravin avec un bruit de torrent. L'Encuerado tenta de pousser son cheval dans le tourbillon; l'animal se rejeta violemment en arrière et fallit se renverser sur son cavalier. L'eau s'élevait à vue d'œil autour de nous. Une prompte résolution devenait nécessaire. Encore quelques instants, et le fleuve allait se précipiter à travers la forêt avec la même impétuosité que dans le ravin: il fallait passer ou périr.

L'Encuerado sauta à bas de son cheval et courut, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, près d'un jeune arbre, dont il attaqua le tronc à coups de machete. Je fus bientôt à son côté. Comme deux forgerons sur une enclume, nous frappions à tour de rôle. J'avais compris l'intention de l'Indien: l'arbre, en s'abattant, devait former un pont submergé; en nous y cramponnant, nous pourrions peut-être franchir l'obstacle. Nous travaillâmes avec ardeur, mais sans précipitation, en hommes qui savent qu'à l'heure du danger le sang-froid est la première condition de salut. L'œuvre avançait, nos armes, maniées avec vigueur, laissaient de profondes entailles dans le bois tendre. Restait à savoir si le poids de l'arbre ne l'entraînerait pas dans

une direction contraire à nos vues. Par bonheur, l'absence de végétation dans le ravin avait permis aux branches de se développer de ce côté, et, nous tenant prêts à nous rejeter à droite ou à gauche, nous vîmes le jeune arbre s'incliner avec lenteur, rester un moment suspendu par les lianes enchevêtrées à son sommet, puis tout rompre par son poids et se coucher sur le torrent.

Sans perdre une minute, l'Encuerado banda les yeux des chevaux, qu'il fallait sauver par surprise. Il comprima les naseaux de celui qui se trouva sous sa main à l'aide d'un nœud coulant et monta sur l'arbre renversé. Le docteur et moi cinglâmes la bête, qui, tout effarée, courut d'elle-même au ravin qu'elle ne pouvait voir, s'y plongea d'un bond, tenta de nager, fut emportée par le courant et flotta au bout de la courroie tendue de telle façon que l'Encuerado, debout sur l'arbre, se vit dans l'impossibilité d'avancer. Craignant qu'il ne perdît l'équilibre, je courus à son secours; malgré mon aide opportune, ce furent trois ou quatre minutes d'angoisse que celles qu'il nous fallut pour atteindre le bord opposé. Le cheval, l'œil trouble, couché presque sur le dos, ne se débattait plus; je le crus blessé ou noyé.

Mais, dès qu'il se sentit près de terre, il se redressa soudain et s'élança en hennissant par-dessus les dernières branches de notre pont. Au lieu de perdre notre temps à l'attacher, nous retournâmes vers le docteur, et un peu plus expérimentés, nous pûmes effectuer le passage des autres animaux, sinon sans peine, du moins sans danger. Cependant nous ne songions pas encore à crier victoire; l'eau montait autour de nous avec une vitesse effrayante et soulevait déjà l'un des bouts de notre pont improvisé. Nous enfourchâmes nos selles, trempées et alourdies, pour nous éloigner aussi rapidement que le permit la fatigue de nos chevaux. Dix minutes plus tard, nous sortions de la forêt. Gravissant une pente légère, nous nous trouvâmes sur un petit plateau couvert de buissons. Un rapide examen nous prouva que nous étions désormais à l'abri des eaux. Alors seulement nous pûmes donner un peu de répit à nos montures et contempler sans inquiétude l'imposant spectacle qui nous entourait.

Notre horizon borné ne nous laissait apercevoir que la partie du fleuve qui baignait le pied du coteau sur lequel nous campions. Le ciel et l'air n'avaient rien perdu de leur sérénité;

les oiseaux, ranimés par la fraîcheur, volaient d'une aile plus agile. Nous entendions toujours gronder au loin l'inondation; mais autour de nous, les bruits devenaient plus distincts. L'eau, renversant les obstacles, se précipitant par d'étroites issues, déracinant les jeunes arbres, ébranlant les colosses, tordant les branches, variait à chaque instant ses rumeurs; parfois aussi, montaient du fond des bois des cris sauvages qui nous faisaient tressaillir.

Nous nous dépêchâmes d'allumer un grand feu, car le soleil allait disparaître. Quelques bouts de bois enfoncés sur le bord du fleuve nous démontrèrent que les eaux ne grossissaient plus; nous pouvions donc dormir tranquilles. La saison n'était pas encore assez avancée pour que les pluies périodiques alimentassent les torrents d'une manière suivie, et la crue devait être éphémère comme l'orage qui l'avait produite. Après un léger repas, nous nous étendîmes au milieu d'un cercle de feu; de nombreux serpents, chassés tout-à-coup de leurs retraites, s'étaient montrés sur notre passage, et mon compagnon n'avait consenti à prendre un peu de repos que garanti par cette fournaise.

Je fus réveillé en sursaut par un cri d'épou-



vante, et, voyant le docteur debout, je sautai sur mes armes. C'était lui qui venait de crier; avec un geste d'horreur, il me montrait à travers la flamme mourante une rangée d'énormes crapauds, attirés par la chaleur, qui paraissaient tenir conseil. Il avait cru sentir le contact visqueux d'un des ces reptiles sur son visage: de là son effroi. Malgré leur taille, égale à celle d'un chat ordinaire, ces animaux ne sont nullement dangereux: je ne pus retenir un éclat de rire qui excita l'indignation de mon compagnon. Franchissant le cercle formé par notre foyer, je mis bientôt en déroute les objets de sa répugnance; mais rien ne put le décider à refermer les yeux, et je me rendormis, le laissant accroupi au milieu du feu ranimé.

Le lendemain, il ne fallut qu'une heure de soleil pour sécher nos selles et notre bagage. Les eaux s'étaient retirées pendant la nuit; le plus grand calme régnait; le fleuve, rentré dans son lit, ne charriait plus que de rares épaves. Le sol, humide et un peu glissant, fumait sous les rayons d'un soleil ardent; les bas-fonds conservaient seuls des traces de la récente inondation; encore une heure, et les événements de la veille pourraient nous faire l'effet d'un rêve.

Vers le milieu de la journée, nous arrivâmes au Sanctuario. Ce petit village, d'une population mixte, est, sinon le plus considérable, du moins le plus célèbre de cette partie de la terre chaude. Il doit sa renommée à un Christ gigantesque dont les indigènes, dans un rayon de cinquante à soixante lieues, reconnaissent la suprématie sur toute autre image sacrée. Chaque année, le 3 mai, on accourt du fond des bois et des savanes remercier le puissant protecteur des vœux qu'il a exaucés, demander de nouvelles faveurs ou déposer un ex-voto. Pendant douze heures, on n'entend que litanies, sanglots, supplications de pénitents qui *doivent des morts* <sup>1)</sup>. Les pécheurs se roulent dans la poussière, se traînent sur les genoux autour de l'église, se meurtrissent le visage, exhibent des plaies hideuses ou honteuses; — c'est un affreux vacarme de cris, de pleurs, de lamentations, de prières absurdes, qui feraient croire à l'invocation du diable plutôt qu'à celle de Dieu. Le soir venu, on voit se dresser des tables de jeu, s'organiser des fandangos, s'ouvrir des débits de liqueurs où se livrent parfois des combats meurtriers.

---

1) Welche einen Mord auf dem Gewissen haben.

Avec le jour, cette foule un instant rassemblée, s'éparpille de nouveau dans les solitudes.

Nous n'avions nulle intention de nous arrêter au Sanctuario.

Prêts à abandonner le beau fleuve, dont malgré nos zigzags nous n'avions cessé de suivre le cours, nous lui jetâmes un regard d'adieu. Majestueux et paisible, il coulait entre une double haie de forêts vierges, baignant les racines des arbres qu'il devait bientôt entraîner vers la mer, et berçait la pirogue à peine visible d'un enfant indien. Nous serrâmes la main à don Bernardo qui s'éloigna, tandis que nous prenions la direction des montagnes de Tuxtla.

Nous traversâmes alternativement des bois et des marais; parfois nos chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail dans un sol fangeux, d'où ils ne se retiraient pas sans de vigoureux efforts. Il nous fallait sans cesse nous arrêter pour leur laisser reprendre haleine, et nous étions alors assaillis par des myriades de moustiques, de taons et de mouches, qui changeaient en affreux supplice ces haltes forcées. Vingt-quatre heures après notre départ, les sabots de nos montures, ramollis et gonflés par l'eau, les

firent boiter; mais, loin de nous reposer, nous ne songions qu'à sortir au plus vite de ces mauvais chemins. Enfin, dans l'après-midi de la troisième journée, nous débouchâmes dans la forêt sur une immense savane <sup>1)</sup> assez élevée pour se trouver à l'abri des inondations. Nous étions épuisés de fatigue, couverts de piqûres, et nos chevaux pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre. Nous résolûmes de camper au milieu des hautes herbes desséchées, où les insectes ne nous poursuivaient pas, afin de donner à nos animaux le temps de se refaire un peu.

Nos dispositions furent bientôt prises, et nos bêtes lâchées dans la plaine, à l'exception de celle du docteur, qui n'avait pas vécu assez longtemps avec nous pour que nous fussions sûrs qu'elle ne s'écarterait pas du bivouac et que nous eûmes soin d'entraver afin de l'empêcher de regagner pendant la nuit les pâturages, peut-être voisins, où elle était née. Notre souper se composa d'un peu de viande sèche, que nous fimes griller, nous promettant pour le lendemain un repas homé-

---

1) Savane, Grašebene.



rique que la proximité de la forêt nous permettait d'espérer.

La soirée était radieuse; mes compagnons dormaient déjà, que, selon ma coutume, j'étais encore debout. L'herbe de la savane, éclairée par les rayons de la lune, agitée par une brise légère, figurait à s'y méprendre l'ondulation de la mer par un jour de houle <sup>1)</sup>. Rien ne troublait le silence de la nuit; aucun cri, aucun mugissement ne se faisait entendre. Je m'endormis à mon tour.

Je rêvai. Dans mon enfance, par une nuit sombre, j'avais été témoin de l'incendie d'une vaste ferme brûlant avec toutes les meules de paille et de foin qui l'entouraient, et mon sommeil évoqua cette scène terrible et grandiose. Le ciel était embrasé; la flamme tourbillonnait dans tous les sens; le bois craquait, le vent emportait des milliers d'étincelles qui s'éparpillaient dans l'air; les arbres rougis projetaient de grandes ombres, et les oiseaux logés dans les branches commençaient un chant matinal presque aussitôt interrompu. Tout-à-coup, au milieu de cette étrange vision, j'entendis la voix de l'Encuerado; j'ouvris les yeux

---

1) Houle, hohe See, Bogenschwall.

et je me levai d'un bond. Je n'avais rêvé qu'à demi; en face de nous, du côté opposé à la forêt, la savane était en feu.

Chaque année, vers le mois de septembre, les *vaqueros*<sup>1)</sup> incendient les hautes herbes dans les pâturages qu'ils surveillent. Sans descendre de cheval, ils promènent au galop de longues torches d'un bois résineux sur les tiges sèches, en ayant la précaution de se tenir du côté du vent. Parfois, c'est une fête pour eux. Plusieurs cavaliers agissent de concert, et en quelques heures une mer de feu couvre des lieues entières, calcine le sol et asphyxie les animaux qui n'ont pas su fuir à temps. Pendant huit jours, la terre fumante présente une surface noire, muette, désolée; mais bientôt les herbes, non anéanties, lancent de nouvelles pousses d'un vert pâle; on voit éclore les rares fleurs des savanes, presque toujours étouffées par les gramens sauvages. Un mois suffit pour effacer les ravages du terrible élément qui semblait avoir à jamais détruit toute végétation. Cependant, les plaines que l'on a incendiées sont faciles à reconnaître; il y croît une herbe plus épaisse et moins élevée.

---

1) Vaqueros, berittene Sirten.

Les flammes couraient devant nous; nous n'avions donc pas à nous en préoccuper. Ce fut en vain que nous cherchâmes au loin la trace lumineuse des incendiaires; leur œuvre était terminée; peut-être avaient-ils passé près de nous sans se douter de notre présence. Nous nous rendormîmes en toute sécurité; mais, réveillés de nouveau par le hennissement des chevaux, nous poussâmes un cri de stupeur. Un cercle de feu nous enveloppait, et mon cheval fuyait vers une étroite issue dont une épaisse fumée nous cachait sans doute la flamme. Nos yeux se tournèrent vers l'Encuerado; cette fois encore, c'était de lui que nous attendions notre salut. Il courut vers son cheval, réussit à l'atteindre, lui banda rapidement les yeux et partit à la poursuite du mien. Je saisis le licou de la monture du docteur, qui se débattait avec fureur pour rompre son attache, et nous suivîmes anxieusement la course du chasseur de tigres, qui ne tarda guère à disparaître.

La position était critique. Incendier nous-mêmes l'endroit où nous nous trouvions, suivre la flamme pas à pas et nous mettre ainsi à l'abri de celle qui nous menaçait en arrière

fut la première idée qui me vint à l'esprit. Mais comment nous maintenir ensuite sur le sol embrasé? Comment respirer dans la fumée, toujours plus épaisse à mesure que le bas de l'herbe se consume? J'avais entendu plus d'un natif parler de gens ainsi surpris, et je me souvenais avec terreur que tous les récits se terminaient d'une façon tragique. Mon cœur battait avec violence; l'œil fixé dans la direction prise par l'Indien, j'écoutais avec angoisse. L'issue se ferma, le cercle se rétrécit, et bientôt la fumée nous enveloppa.

— Sautez sur votre cheval, prenez-moi en croupe et lancez-vous à toute bride vers la forêt, dis-je au docteur.

Au lieu de suivre mon conseil, il se mit à courir çà et là sans savoir ce qu'il faisait. Voyant qu'il avait perdu son sang-froid, je saisis le cheval terrifié, lui bandai les yeux et me couvris la tête de ma blouse de laine. A mon grand désespoir, mon compagnon hésita longtemps à se placer derrière moi. Déjà la fumée nous incommodait et des débris enflammés tourbillonnaient autour de nous. Je voulus lancer le cheval; il se cabra, refusa d'avancer et se prit à trembler de tous ses membres. Les secondes, c'était la vie!



— Labourez-lui les flancs avec votre couteau! criai-je.

Il obéit machinalement; le cheval poussa un cri plutôt qu'un hennissement et nous emporta dans la fournaise.

Combien de temps dura notre course? Je serais fort en peine de le dire. Elle me parut éternelle. Je faisais mon possible pour maintenir le cheval dans la direction de la forêt. Effaré comme il était, je redoutais que, tournant bride tout-à-coup, il ne nous ramenât à une mort affreuse et certaine. La flamme se précipitait avec un sifflement aigu dans le vide produit par notre course. Je sentais aux jambes et aux mains d'intolérables brûlures; ma respiration devenait pénible; le cheval commençait à râler, lorsque le bras de mon ami se détachèrent de moi: il venait de tomber en arrière! Quelques pas plus loin, l'animal, que je voulus arrêter, se dressa sur ses jarrets, battit l'air de ses pieds de devant et roula suffoqué sur le sol. Je me relevai désespéré. Heureusement, je n'avais que de légères contusions; j'étais tombé en dehors de la flamme, sur un espace couvert d'un chaume qui achevait de se consumer et dont l'aigre fumée m'aveuglait. Je voulus appeler le docteur; mais, j'en fus

empêché par une toux violente. Il passa soudain à côté de moi en boitant, me saisit par le bras avec violence et nous continuâmes à avancer. Enfin la lisière de la forêt apparut, nous pénétrâmes sous les arbres, et sans prononcer une parole, sans nous voir, nous tombâmes sur le sol, à demi asphyxiés.

Le bruit de plusieurs détonations successives me tira de cette sorte de syncope : c'étaient nos armes abandonnées et notre provision de poudre qui, avec notre petit bagage, devenaient la proie des flammes. Je me rapprochai de mon compagnon dont les yeux hagards m'effrayèrent ; il murmura quelques paroles incohérentes et se prit à rire. Je crus sa raison altérée. Après l'avoir relevé et appuyé contre un arbre, je l'appelai à plusieurs reprises par son nom. Peu à peu il revint à lui ; nous nous jetâmes en pleurant dans les bras l'un de l'autre, — moment de faiblesse dont les hommes les plus énergiques ne sont pas exempts au sortir d'un grand danger.

Un nom sortit au même instant de nos lèvres, celui de l'Encuerado ! Qu'était devenu le brave chasseur ? Avait-il découvert une issue ? Avait-il su abandonner assez tôt sa vaine poursuite et gagner la forêt ? Le soleil

se levait, et nous sortîmes du bois pour jeter un coup d'œil sur la plaine. Le docteur pouvait à peine se traîner; dans sa chute, il s'était foulé le pied. Au-dessus de la savane, noire de débris carbonisés, s'élevait une épaisse fumée; la flamme, qu'aucun vent n'activait, poursuivait lentement son œuvre. Je me penchai vers la ligne des arbres. Peut-être notre guide avait-il pu s'y réfugier à quelque distance de nous, et nous cherchait-il de son côté. De longues heures se passèrent dans une pénible attente: le chasseur avait-il donc péri? Enfin, il fallut songer à nous et prendre un parti. Nous étions à trois journées de Tuxtepec, sans armes, sans chevaux, et l'un de nous se trouvait presque estropié. On a vu quelle route affreuse nous avons dû suivre, et il semblait peu probable que nous pussions retraverser à pied les marais où les sabots de nos montures avaient fini par se ramollir. Notre seule chance de salut était donc de nous avancer dans la direction du fleuve, afin de construire un radeau ou de saisir au passage celui d'un Indien.

Vers le milieu de la journée, comme l'Encuerado ne reparaisait pas, nous nous enfonçâmes dans la forêt. En fait d'armes, il ne nous restait que mon machete, dont, par une coutume

imitée des natifs, je ne me séparais jamais. Ne sachant comment nous allions subsister, j'étais retourné vers la pauvre bête qui nous avait sauvés, et, non sans avoir besoin de m'exciter un peu, j'avais enlevé la chair d'une des cuisses. Nous avions mangé un peu de cette viande, dont j'emportai le reste, après l'avoir enveloppé de feuilles, pour ne pas attirer vers nous tous les insectes ailés de la forêt.

Nous marchâmes d'abord avec une lenteur désespérante; chaque pas arrachait un cri à mon compagnon. A l'aide d'une branche, je lui improvisai une béquille, grâce à laquelle il put cheminer un peu plus vite et sans souffrir autant. La nuit venue, nous mangeâmes tristement un morceau de viande à peine suffisant pour endormir notre faim, et nous nous couchâmes auprès de quelques branches enflammées. Le lendemain, dès l'aube, j'appelai le docteur; en proie à un accès de fièvre et au délire, il paraissait incapable de me comprendre. Je dus employer des menaces et des jurons pour le forcer à se lever; et, sans jalons sûrs, je me dirigeai à travers les grands arbres sur un terrain assez sec. Ce n'était pas sans un déchirement de cœur que je voyais souffrir mon ami, mais je subissais moi-même des douleurs



intolérables; de larges brûlures m'avaient laissé, aux jambes et aux mains, des plaies qui attiraient les insectes, et je ne me traitais pas plus généreusement que je ne traitais le malade. Cependant, fatigué de le brutaliser comme s'il eût été ivre, je le laissai s'étendre par terre, où je m'accroupis à son côté.

J'étais seul à penser; — par bonheur, une surexcitation nerveuse m'ôtait la conscience de notre situation. D'ailleurs, une idée fixe m'empêchait d'hésiter et entretenait mon courage; je ne songeais qu'à gagner les bords du fleuve; là, et là seulement je voyais le salut. Je dévorai le dernier morceau de notre viande, non sans me le reprocher comme un crime, et je secouai le docteur pour l'obliger à se remettre en route. Nous avançâmes longtemps; puis les forces manquèrent au blessé, qui se coucha et s'endormit de nouveau. Je lui arrangeai à la hâte un lit de feuilles, j'allumai un feu, et je résolus d'explorer les environs dans l'espoir que le hasard m'offrirait un gibier inespéré. Peut-être aussi allais-je découvrir le fleuve! Le cerveau comme engourdi, je marchai sans compter les heures, faisant aux arbres des entailles, interrogeant par instinct les buissons, sans trop me rendre compte de ce que je

cherchais. L'ombre qui m'enveloppa tout-à-coup me tira de ma torpeur. Je m'étais fort éloigné de l'endroit où gisait le docteur, et l'obscurité me mettait dans l'impossibilité de rebrousser chemin. Songeant au réveil de l'infortuné, qui allait se croire abandonné, je sentis mon cœur défaillir; je m'appuyai contre un arbre et me pris à sangloter.

Cette faiblesse ne dura qu'un instant: je secouai mes membres fatigués; je me parlai tout haut, m'exhortant à la patience et au courage, me citant des exemples héroïques. Que ce soit là un enfantillage, peu importe, — je raconte simplement mes impressions. Je repartis plein d'ardeur, résolu à tout tenter pour revenir sur mes pas. Je parvins, non sans peine, à rassembler quelques branches résineuses, et je tentai, à l'aide d'une torche improvisée, de retrouver les entailles que j'avais laissées derrière moi. Hélas! ces indices, qu'on ne suit pas sans difficulté en plein jour, semblaient devenus invisibles. En m'obstinant, je risquais de m'égarer, tandis que, si j'attendais le lever du soleil, j'étais presque certain de regagner l'endroit où le docteur devait passer la nuit. Je me résignai donc et je commençai à prendre mes dispositions pour dormir plus

à l'aise; mais la fatigue l'emporta, et, tout en songeant au danger que je bravais, je m'endormis sans feu pour me protéger. Le jour me retrouva debout. Mon visage, mes mains, mes pieds étaient affreusement gonflés; j'éprouvais d'atroces douleurs dans tous les membres; cependant, la nuit m'avait un peu reposé, et je me sentais la tête plus libre. Je ne me souvenais pas de la distance parcourue la veille, et je suivis laborieusement mes traces, prêtant l'oreille à tous les bruits. Soudain je crus entendre prononcer mon nom, — c'était la voix du docteur. Une joie indicible me fit aussitôt oublier mes souffrances, et j'arrivai près de mon compagnon, qui se traînait en suivant les entailles qu'il avait remarquées.

— Ah! s'écria-t-il d'une voix affaiblie, je me croyais abandonné!

— Non! répondis-je. Quoi qu'il arrive, soyez sans crainte, nous nous sauverons ou nous périrons ensemble.

Depuis deux jours, c'était la première fois peut-être que nous échangeions une parole raisonnable; le docteur ne se souvenait pas de la marche forcée que je lui avais imposée; il lui semblait sortir d'un rêve. Nous voulûmes poursuivre notre route, mais ses forces le trahirent de nouveau.

— Partez, me dit-il; seul, vous pouvez atteindre le fleuve; il n'est pas juste que nous périssions tous deux.

Je secouai la tête. Bientôt la fièvre le reprit, et je profitai de l'énergie factice qu'elle lui prêtait pour l'obliger à se relever et à me suivre.

— Puisque vous voulez me tuer, disait-il, je me laisse faire; mais, pour l'amour de Dieu, retirez-moi ce casque de fer dont vous m'avez coiffé!

Nous marchâmes encore une partie de cette journée. Dans l'après-midi, je commençai à ressentir les tortures de la faim, — souffrance que la fièvre épargnait au docteur. Je maudis la précipitation qui m'avait empêché de songer à nos armes et à nos provisions. D'un autre côté, nous aurions déjà dû apercevoir les bords de la rivière, et rien n'en annonçait le voisinage, si ce n'est les cercles jaunâtres restés au pied des arbres. Il ne s'agissait donc que de marcher encore. Marcher! quand mon compagnon épuisé venait de rouler sur le sol! Je tentai en vain de le remettre sur ses jambes. La face gonflée, dévorée par des insectes dont il ne pouvait plus se défendre, il était hideux à voir. Les yeux à demi fermés,



il se plaignait sans cesse et ne me répondait que par des imprécations et des phrases incohérentes. Hélas! sauf la fièvre, dont un tempérament presque exceptionnel m'a mis à l'abri durant mes voyages, je me trouvais, dans le même état et je ne pouvais qu'envier son insensibilité. Je réunis à grand'peine un peu de bois et je m'épuisai pour atteindre les fruits d'un sapote que je rencontrai pour mon malheur. Trop faible pour grimper au tronc du colosse, je lançai vers le sommet des projectiles qui touchaient à peine les premières branches. Je recommençai cette vaine manœuvre avec la persévérance d'un Tantale volontaire ou d'un fou. Enfin, à bout de forces, je m'allongeai sur le sol nu, autre supplice pour mon corps endolori.

Quelle nuit! Égarés au milieu d'une forêt vierge, en proie à la faim, souffrant de morsures incessantes, je craignais de voir le docteur succomber à une fièvre cérébrale. Aujourd'hui encore, je n'y songe pas sans frémir. Les années s'écoulaient sans effacer le souvenir d'une seule de ces minutes! Et pourtant, à les raconter, à me les rappeler, j'éprouve un âpre plaisir: peut-être même ne voudrais-je pas les effacer de ma vie. Comme la veille, le

docteur eut vers le matin quelques moments lucides.

— Où sommes-nous? me demanda-t-il.

— A Paris, répondis-je.

— Dormez-vous? s'écria-t-il en me saisissant le bras.

— Non, certes! répliquai-je. Ne me demandiez-vous pas où nous sommes? Voyez cette multitude, ces lumières, ces équipages; nous sommes à Londres ou à Paris.

En m'entendant divaguer ainsi, mon compagnon poussa un cri qui me tira de la stupeur qui s'emparait de moi. Chose étrange, je me souvins de ce que je venais de dire et d'avoir en effet eu la vision d'une rue populeuse et bruyante. Nous continuâmes à causer; je retombai plusieurs fois dans des hallucinations dont j'avais conscience, résultat probable de la fatigue, de la faim et du manque de sommeil. Le jour me rendit à moi-même; j'entraînai le docteur, qui pouvait à peine se soutenir. Nous mangeâmes avec avidité les baies cotonneuses d'une plante dont le nom botanique m'échappe; par malheur, elle croît solitaire et ne nous fut pas d'un très grand secours. Tout en prêtant mon aide au docteur, je trébuchais presque aussi souvent que lui; comme lui aussi, j'avais peine à garder

les yeux ouverts. Bientôt il nous fallut nous asseoir, aussi incapables l'un que l'autre de marcher. Je dormis un peu. A mon réveil, je trouvai mon ami luttant contre la fièvre. Cette fois, il me fut impossible de le décider à se lever. Plaintes, prières, jurons, menaces, tout échoua. De sinistres pensées s'emparèrent de moi; le front dans mes mains, je passai en revue mes actions bonnes ou mauvaises, comme dans une confession suprême. Enfin, un effort surhumain de volonté me donna le courage d'aller encore une fois à la découverte. Je marchai une heure ou deux; puis, tout-à-coup, sans que mon esprit fatigué eût rien remarqué durant le trajet, je m'arrêtai sur les bords du fleuve!

A peine l'eus-je entrevu, que comme un enfant, je rebroussai chemin en courant. Mon cœur palpitait, j'avais retrouvé des forces; l'espoir me ranimait. Le fleuve regagné, c'était plus que la vie, c'était la fin de notre agonie! Mais ce fut en vain que je criai à mon ami qu'il était sauvé, que j'avais enfin découvert la rivière, qu'elle coulait à quelques pas, qu'il fallait se lever, marcher, l'atteindre! Il m'accabla de malédictions; dans son délire, il revoyait la plaine de feu où nous avions vu la mort de si près.

Ce ne fut que le lendemain, vers midi, que je pus gagner avec lui les bords tant souhaités du Papaloapam. Je déterrai à la hâte des œufs de tortue que je n'eus pas la patience de faire cuire. Je lavai mes pieds et mes mains ensanglantés; puis, en quelques minutes, je dressai pour le malade un lit de feuillage souple et ombragé. J'allumai ensuite un feu où je plaçai le reste de nos œufs, nous bûmes autre chose qu'une eau fangeuse, et, vaincu par la fatigue, je m'endormis.

Le soleil allait disparaître, lorsque je me réveillai. Je me plongeai avec délices dans le fleuve, me promettant de construire un radeau le lendemain. Nous n'étions plus sous les voûtes austères et nues d'une forêt de palmiers. Le rivage avait de l'herbe, des arbustes, des lianes; mon œuvre serait facile. J'y songeais, lorsque mon attention fut attirée vers un point noir que j'aperçus au loin sur le fleuve. Bientôt je reconnus une pirogue, et je ne saurais dire ce que j'éprouvai en la voyant se rapprocher. Aussitôt qu'ils se trouvèrent à portée de la voix, je hélai les deux rameurs, qui répondirent à mon appel et abordèrent. Ces braves Indiens furent attendris en voyant notre état; ils garnirent la pirogue de roseaux, y couchèrent le docteur



et regagnèrent le milieu du fleuve. Ils nous offrirent des galettes de maïs et s'excusèrent de ne pas avoir d'eau-de-vie. Le lendemain, au point du jour, nous fûmes accueillis sur le rivage par nos amis don Bernardo et Atonitl. On avait appris notre mésaventure par l'Encuerado qui, revenu sain et sauf avec son cheval et le sien, nous avait attendus pendant deux jours avant de se mettre à notre recherche avec quelques hommes du village.

LUCIEN BIART <sup>1)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Aus dessen „La Terre Chaude; Scènes de mœurs mexicaines“ (Paris, Hetzel, 1862). Biart verbindet die genaueste Beobachtungsgabe mit einem ausgezeichneten Darstellungstalent. Er schrieb außer dem genannten Werke noch: „La Terre Tempérée. Scènes de la vie mexicaine.“ (Paris, Hetzel; 3 frs.) — „Deux ans au Brésil“ (1 vol. avec 200 vignettes par Riou; Paris, Hachette; 10 frs.). — „Le Bizco. Une passion au Mexique.“ (Paris, Hetzel; 3 frs.)

---

# UNE CHASSE A L'HOMME.

---

Récit de l'Amazone <sup>1)</sup>.

---

Nous comptons déjà dix-sept jours de traversée depuis notre départ de Coñispata

---

1) Bon Paul Marcoy, den Lesern des „Globe“ durch seine „Reise vom atlantischen nach dem großen Ocean“ bekannt, welche zuerst in der Zeitschrift „Le Tour du Monde“ 1862—63 erschien. Marcoy zeichnet sich durch eine bei den Franzosen seltene Gegenständlichkeit der Darstellung aus; seine „Voyage à travers l'Amérique du Sud“ (2 vol., 50 frs.), — „Scènes et paysages dans les Andes“ (2 vol., 7 frs.), — „Souvenirs d'un mutilé; Recits de chasse“ (1 vol., 2 frs.; Paris, Hachette) werden namentlich für Ethnographen einen bleibenden Werth behalten. Unser Auszug ist aus dem zuletzt genannten Werke, welches die noch gegenwärtig ziemlich unbekanntes Gegenden am oberen Amazonas schildert.

(village péruvien). Nos ressources alimentaires diminuaient à vue d'œil. Le pain était aux trois quarts consommé, le mouton fumé avait disparu, et rien ne restait de mes provisions particulières. Seul le sac de riz était encore intact; mais la crainte d'attirer l'attention des sauvages nous ayant empêché jusqu'à cette heure d'allumer du feu sur les plages, je me demandais si nous en serions réduits à manger ce riz sans le faire cuire. La perspective, comme vous voyez, se rembrunissait singulièrement.

Comme un matin j'entretenais mon guide Dulcissimo de la nécessité de modérer notre appétit, et de nous contenter d'une ration quotidienne, il m'interrompit par un cri de joie en me montrant à l'extrémité d'une courbe de la rivière quelques objets noirs et immobiles dans lesquels je reconnus aussitôt des embarcations.

L'idée qu'elles pouvaient être montées par des sauvages qui nous feraient peut-être un mauvais parti ne me vint pas à l'esprit. Je ne vis dans la rencontre de ces canots qu'un secours providentiel qui nous arrachait aux horreurs d'une situation désespérée, et j'en remerciai Dieu de tout mon cœur.

Notre radeau mit une demi-heure à at-

teindre ces embarcations, dont l'équipage était composé d'Indiens Tapuyas, et de métis brésiliens venus du lac de Coary sur le fleuve des Amazones. Ces braves gens, émerveillés de notre apparition qui leur semblait tenir du prodige, partagèrent généreusement avec nous leurs provisions de poisson sec et de farine de manioc. Comme leur récolte de salsepareille était achevée et qu'ils comptaient partir le jour même, ils nous offrirent de nous prendre avec eux. J'acceptai d'autant plus volontiers que c'était le seul moyen de sortir d'embarras. Une fois dans les eaux de l'Amazone, une occasion de remonter ce fleuve pour rentrer au Pérou ne nous manquerait pas.

Par discrétion, mes nouveaux hôtes, tout en m'entretenant de leurs affaires, ne me questionnèrent pas sur les miennes. Peut-être pensaient-ils que je les payerais de la même monnaie; s'ils eurent cette idée, je dois dire à leur louange qu'ils n'en firent rien paraître. Dans l'après-midi, comme nous buvions en commun quelques calebasses d'un vin épais, fabriqué avec les drupes du palmier Assahi, que les Indiens Tapuyas étaient allés cueillir dans la forêt, je leur racontai les circonstances de mon voyage, et les projets de chasse qui l'avaient amené. A certains regards que mes auditeurs



échangèrent, je compris qu'ils prenaient mon histoire pour un conte fait à plaisir. Pour les convaincre de ma véracité, j'invoquai le témoignage de Dulcissimo, qui, assis à quelque distance avec les rameurs, n'avait rien entendu de notre conversation. Le mozo répéta mes propres paroles. L'incrédulité des Brésiliens fit place à l'étonnement. Le plus âgé de la troupe, et qui paraissait en être le chef, me dit alors :

„Je confesse à *Votre Grâce*, que nous l'avions prise pour un réfugié politique, ou plutôt sur un homme qui se sauvait de son pays, après y avoir fait un mauvais coup; mais puisque c'est le seul goût de la chasse qui la conduit ici par la grande rivière des Purus-Purus, et à travers le pays des Indiens Catukinos, nous voulons lui procurer le plaisir de chasser un gibier qu'elle ne connaît pas et duquel sans doute elle n'a jamais entendu parler . . . .

— Quel est donc ce gibier? demandai-je.

En m'entendant, tous les Brésiliens se mirent à rire.

— Ce gibier, me répondit mon interlocuteur, est un animal aussi laid que précieux, bien qu'il n'ait ni poil, ni laine, ni plumes, ni

écailles dont on puisse tirer parti. Mais assez causé sur la bête; nous en reparlerons en arrivant à Coary.

L'heure du départ était venue; je pris place avec Dulcissimo dans la plus grande des embarcations, dont l'arrière était protégé par un *pamacari*, espèce de roufle en feuilles de palmier, et nous continuâmes de descendre la rivière, nous arrêtant quelquefois pour chasser, pêcher ou faire un somme, selon le caprice des Brésiliens, qui se montraient à mon égard d'une affabilité charmante.

Le lendemain dans la matinée, nous franchîmes quelques rapides qui barraient le lit de la rivière. Ces rapides étaient occasionnés par de grosses roches, les premières que j'eusse vues depuis notre sortie de Paucartampu. Comme la chaîne des Andes devait être loin à cette heure, et que pendant dix-sept jours les plages de la rivière des Purus ne m'avaient offert que du sable sans le moindre caillou, la rencontre de ces rochers me surprit fort. Dulcissimo, qui s'en étonnait encore plus que moi, me demanda si ces pierres n'annonçaient pas le voisinage de sa Cordillère natale. Je dus détromper le pauvre garçon.

Après trois jours de voyage nous arrivions

à l'entrée du *furo Baüa*, un canal large d'environ deux cents mètres et long de soixante et dix lieues, qui fait communiquer le lac de Coary avec la rivière des Purus. Dans la même journée nous relevions l'embouchure de l'*I-garapé Isidorio*, situé comme le canal Baüa sur le côté gauche de la rivière, et, comme lui, apportant à cette dernière les eaux du Coary. Là une discussion s'engagea entre les Brésiliens à propos du chemin qu'il convenait de prendre pour gagner Coary. Quelques-uns opinaient pour qu'on remontât l'*I-garapé Isidorio* dont la largeur est de huit mètres, la longueur de quarante lieues et le courant des plus rapides, mais d'autres, et le Nestor de la bande, dans l'embarcation duquel je me trouvais, était de ce nombre, objectaient judicieusement qu'en prenant par l'*I-garapé Isidorio*, il faudrait naviguer à contre-courant, ce qui fatiguerait beaucoup les rameurs Tapuyas, tandis qu'en suivant le fil de la rivière des Purus, si l'on avait à faire soixante lieues de plus que par l'*I-garapé*, on les ferait du moins sans aucune fatigue. Cette motion fut adoptée.

A partir de cet endroit, pendant six jours que dura le voyage, nous relevâmes successivement un affluent à notre droite, et huit

canaux à notre gauche <sup>1)</sup>. Tous ces canaux versent les eaux de l'Amazone dans la rivière des Purus. Nous comptâmes en outre, treize lacs d'eau noire disseminés sur les deux rives de cette dernière <sup>2)</sup>, plus une petite île appelé Puru-isla, la seule que nous eussions vue jusqu'alors.

C'est à quelques lieues en aval de Parana-pichuna (la rivière Noire), où j'avais rencontré les chercheurs de salsepareille, que s'achève le pays des Indiens Catukinos et que commence celui des Purus-Purus, aborigènes qui régnaient autrefois en maîtres sur les deux bords de la rivière à laquelle ils ont donné leur nom. Le territoire de ces Indiens finit au seuil de la région des lacs d'eau noire, habités ou seulement hantés par les Indiens Muras, ces anciens Uscoques de l'Amazone.

Après neuf jours de navigation, nous débouchions dans ce dernier fleuve que nous remontâmes ensuite pendant une semaine, tantôt

1) La rivière et le lac *dos Muras* qui communiquent avec le Madeira.

2) Diese 13 Seen, von denen der größte 3 Stunden im Umfange hat, stehen noch auf keiner Karte. Marcoy giebt ihre Namen an.



ramant, tantôt nous halant le long de sa rive droite pour atteindre l'entrée du lac de Coary.

Ce lac de figure ellipsoïde, à six lieues de longueur sur deux lieues de largeur. Trois petites rivières nées dans l'ombre des bois et venant du S., du S.-O. et de l'O., le Coary, l'Urucu, et l'Uraüa, concourent à sa formation. Deux furos ou canaux, le Baüa et l'Isidorio, le font communiquer avec la rivière des Purus. Dans le N., un troisième canal de dix lieues de longueur appelé Coracé-Miri (le petit soleil), le rattache à l'Amazone et dans l'O., l'I-garapé *Pera*, un cours d'eau sans importance, l'unit au grand lac Mamia son voisin.

L'entrée du Coary se trouve à une petite distance du lit de l'Amazone, avantage ou désavantage qui le distingue de la plupart des lacs voisins, lesquels ne communiquent avec le grand fleuve, qu'au moyen de canaux d'une étendue souvent considérable.

Les eaux de ce lac sont d'un beau noir lustré et leur écume a la teinte de l'ambre jaune. Cette couleur étrange n'est pas rare parmi les affluents de l'Amazone, et plus d'une rivière de huit cents mètres à deux lieues de largeur, sur cent cinquante à trois cents lieues de cours, présente cet aspect lugubre.

La première chose qu'on aperçoit en entrant dans le Coary, c'est un petit hameau composé de six maisonnettes couvertes en feuilles de palmier. Ce hameau est appelé *Tahua-Miri* (le petit jaune); au bas de l'éminence qui supporte ces maisonnettes, on en compte douze autres de moindres dimensions; seulement celles-ci, au lieu d'être bâties à demeure comme les premières, sont construites sur des *jangadas* ou radeaux, singularité qui mérite d'être expliquée.

Au temps des grandes crues de l'Amazone qui ont lieu plusieurs fois chaque année, l'eau du fleuve, après avoir couvert ses plages, se précipite dans le lac et monte jusqu'à la colline qui forme le soubassement du hameau de *Tahua-Miri*. Ses habitants, surpris par cette inondation, courraient risque d'être noyés dans leur domicile, si les maisons flottantes ne venaient alors à leur secours. A l'aide de ces arches-radeaux, ils s'éloignent du village submergé, gagnent une anse voisine et attendent tranquillement que les eaux se soient retirées pour venir reprendre possession de leur ancien logement.

Ce double hameau, situé sur la rive gauche du Coary, n'est qu'un avant-poste sans impor-

tance. La capitale ou le chef-lieu du lac s'élève à trois lieues de là et sur la même rive.

Nous y arrivâmes au coucher du soleil, après une navigation à travers les gapos ou forêts submergées, car l'Amazone était alors en crue. L'extrémité des arbres pointait seul au-dessus des eaux. Leurs fleurs et leurs fruits enchassés dans des massifs de feuillage, dont on n'apercevait ni les troncs ni les branches, offraient un coup d'œil singulier.

Le vieux Brésilien qui devait me guider en chasse me donna l'hospitalité dans sa maison. Après un souper composé de poisson frais et de farine de manioc, j'allai prendre possession du hamac qui m'était destiné; Dulcissimo s'étendit sur une natte dans un coin de la chambre, et nous ne fîmes qu'un somme jusqu'au lendemain.

En me réveillant, j'allais visiter ce que les chartes brésiliennes appellent: *la ville de Coary*. Figurez-vous sur une longue et étroite pelouse d'herbe rase et jaunie qui borde le lac, onze maisonnettes à toiture de feuilles, distantes l'une de l'autre d'environ cent cinquante mètres une église pareille à la plus pauvre grange, avec ses murs de pisé entr'ouverts, et son chaume tombé par places, et quelques vaches

aussi maigres que celles que le Pharaon Touth-mosis vit en rêve, errant de porte en porte, et semblant demander à l'homme une pâture que la pelouse ne pouvait leur offrir. Comme accessoires au tableau, des calebassiers plantés par les religieux carmélites qui, au dix-septième siècle, avaient fondé une mission à cet endroit du Coary, dressaient çà et là leurs troncs crevassés par l'âge, à côté d'orangers perclus qui dataient de la même époque, et dont les branches supportaient de longues flammèches de cette mousse blanche appelée sauvagine. Ce village de Coary et sa pleine aride me rappelèrent ces champs maudits que le sel et les pierres ont couverts, et dans lesquels rien désormais ne doit germer.

Un jour, si vous avez le temps, feuillotez l'excellent travail de Bernardino Samanoës, sur la province du Para, et l'indigence physique et morale de Coary vous sera suffisamment expliquée.

Si la physionomie de *la ville* est toujours apathique et morne, en revanche celle du lac est souvent des plus animées. Quand le vent souffle de la partie du S., ce qui arrive fréquemment pendant les mois de septembre et d'octobre, de grosses vagues viennent déferler



contre les berges, en enlèvent de grand pans, et arrosent le seuil des maisons d'une pluie d'écume. La nappe du lac ne tarde pas à se troubler, l'argile du fond remonte à la surface, et donne aux eaux noires une teinte gris de fer mélangée de verdâtre, que je ne saurais comparer qu'à la pâleur d'un nègre mort.

Pendant sept à huit mois de l'année, le lac de Coary offre aux embarcations un fond de quatre à six brasses; mais aux approches de l'été son niveau baisse de jour en jour, et à l'époque de la canicule, le lac ne forme plus qu'un étroit canal sans communication avec l'Amazone. La vase de son lit, restée à découvert, occasionne alors des fièvres tierces, que les habitants conjurent en fuyant vers leurs *sitios*. Ces *sitios* sont des plantations de manioc ou de café situées sur la lisière des forêts. Chacune d'elles a son humble maison à toiture de feuilles.

Cette promenade à travers la ville, avait singulièrement rembruni mes idées. La nostalgie me semblait flotter dans l'air que je respirais; pour rien au monde je n'eusse consenti à habiter pendant six mois cet endroit effroyable, d'où la vie et le mouvement semblaient bannis. Sans la partie de chasse qui m'était offerte et

dont l'objet inconnu aiguillonnait ma curiosité, j'eusse prié mon hôte de me renvoyer au plus vite.

En rentrant, je trouvai Dulcissimo assis entre deux rameurs qu'il aidait à vider une couche de vin d'assahi. L'estomac du mozo s'était si bien habitué à ce liquide, qu'il le déclarait supérieur à la chicha de maïs de son pays. Quant à la manière de le fabriquer, il l'avait apprise en voyage des Tapuyas rameurs, qu'il aidait à cueillir les drupes du palmier et à les macérer dans l'eau du fleuve, car ce prétendu vin n'est qu'une teinture violette à laquelle l'eau sert de base. Si son principal avantage est de laisser libre le cerveau du buveur, il a le terrible inconvénient de lui brûler les entrailles et d'occasionner chez les sujets qui n'y sont point habitués, des ténésmes de la pire espèce.

Pendant le déjeuner, je rappelai à mon hôte la promesse qu'il m'avait faite, et sans lui confesser que je trouvais son pays effroyable, ce qui eût été malséant de ma part, je l'engageai à s'exécuter le plus tôt possible, sous prétexte que ma famille et mes amis pourraient s'inquiéter à la fin d'une absence trop prolongée.

L'homme me demanda six heures de répit, c'est-à-dire le temps de botteler les tiges de smilax qu'il avait récoltées le long des plages de la rivière des Purus, et qu'il comptait expédier par la première *garitea* de passage, à Santa Maria de Belem do Para.

Pendant qu'il se livrait à ce travail, je mis mon arme en état de service, laissant Dulcissimo s'occuper de l'arrangement de nos effets.

Un peu avant le coucher du soleil, les Tapuyas rapportèrent de la forêt des palmes de *mucuya* <sup>1)</sup>, avec lesquelles ils fabriquèrent de nouveaux roufles pour les embarcations, car le dernier voyage avait mis les anciens hors d'état de servir. Ces préparatifs terminés, ils s'occupèrent des victuailles, qui consistaient, selon l'habitude, en farine de manioc et en *pira rocou* <sup>2)</sup> salé. Vers les dix heures, la lune s'étant levée, le Brésilien fit prévenir ceux de ses voisins qui devaient nous accompagner dans notre excursion, que tout était prêt et qu'on n'attendait plus qu'eux pour partir.

Ces hommes parurent bientôt à la file. Je

---

1) *Acrocomia sclerocarpa*. — 2) *Vastus Gigas*, appelé aussi *Maius Osteoglossum*.

remarquai, non sans surprise, qu'à la chemise et au pantalon blancs qu'ils portaient le matin, ils avaient substitué des chemises et des pantalons couleur de suie, qui les rendaient invisibles à six pas de distance. Chacun d'eux était muni d'un rouleau de cordes de palmier.

Quand ils eurent pris place dans les embarcations, le chef de l'expédition donna le signal du départ, les Tapuyas pesèrent sur leurs rames, et nous commencâmes à descendre vers l'Amazone.

La nuit était magnifique. Une clarté verdâtre inondait la surface du lac. Les cimes des forêts s'estompaient doucement la perspective, et leur parfum, formé de senteurs diverses, nous arrivait sur l'aile de la brise.

Les Tapuyas chantaient en ramant un de leurs airs locaux, sans rythme ni mesure, mais dont la mélodie sauvage et singulièrement navrante, avait je ne sais quoi de sympathique avec l'étrange paysage qui se déroulait devant moi. La musique complétait le décor. Je doute que la pastorale de Beethoven m'eût ému plus profondément que cette abrupte cantilène, qui consistait en une suite de notes chantées en canon, à demi-voix et au bruit cadencé des rames.



Je dormais profondément quand nous entrâmes dans le lit de l'Amazone. Le lendemain, à l'aube, en ouvrant les yeux, je m'aperçus que nos embarcations avaient traversé le fleuve et s'étaient engagées dans l'un des innombrables canaux qui sillonnent en cet endroit, l'intérieur de sa rive gauche.

Pendant onze jours nous ne cessâmes de naviguer à contre-courant, passant d'un *parana* à un *furo*, d'un I-garapé à un lac, barbotant à travers ce réseau fluvial qui s'étend de la première bouche de l'Ahuaty au grand lac Cudajaz, sur une étendue d'environ soixantedix lieues, et forme un enchevêtrement si bizarre qu'on ne saurait la comparer qu'à un écheveau de fil brouillé par un chat. Tous ces goulets plus ou moins tordus, plus ou moins étroits, plus ou moins pénibles à remonter, selon le degré de vitesse de leurs courants, étaient invariablement bordés, sur leurs deux rives, d'épais fourrés de cacao sylvestre, dont les cocons d'or se détachaient en clair sur le vert sombre du feuillage.

Le onzième jour nos embarcations entraient dans le lac Amana, longeaient sa rive gauche et, s'aventurant dans le canal Jahuacaca, arrivaient en quatre heures, poussées par le courant

de ce dernier, à l'embouchure de la grande rivière Japura <sup>1)</sup>, qu'elles remontèrent ensuite pendant une semaine.

Un soir, après souper, pendant que les Tupuyas fumaient leur *cachimba* autour du feu qu'ils avaient allumé sur la plage, mon hôte m'apprit que nous venions d'entrer en pays de chasse et qu'il ne tarderait pas à me mettre en face du gibier.

A mon grand étonnement, nous ne quittâmes le campement que le lendemain à la nuit tombante; les tolets <sup>2)</sup> des embarcations avaient été garnis de mousse; nos hommes, comme s'ils eussent craint d'élever la voix, ne conversaient entre eux qu'au moyen de signes. Toutes ces précautions mystérieuses piquaient vivement ma curiosité et je me demandais tout bas à quelle espèce d'animal j'allais avoir affaire. Du reste j'étais préparé à l'événement. Chaque canon de mon fusil contenait quatre chevrotines, mon couteau de chasse et mon poignard étaient fraîchement aiguisés, et j'avais assez de munitions pour pouvoir chasser pendant quinze jours.

---

1) Ypura von den Brasilianern, *Gran Caqueta* von den Spaniern genannt. Die Hydrographie dieses großen Nebenflusses ist nach Marcoy noch sehr fehlerhaft, namentlich in Betreff seiner Mündungen. — 2) Dollen.

Notre navigation silencieuse se poursuivit jusqu'à ce que la position des étoiles eut annoncé le milieu de la nuit. Nous entrâmes alors dans une petite baie dont le revêtement s'élevait à trois pieds au-dessus des eaux. Les embarcations furent attachées à des troncs d'arbres et nous sautâmes à terre.

Le vieux Brésilien qui dirigeait l'expédition nous conduisit sous le couvert, où par son ordre la troupe se forma en colonne. Ses amis en prirent la tête; les Tapuyas vinrent après eux, et je me vis contraint de faire queue à la suite de Dulcissimo, qu'on avait chargé d'un tesson de cruche dans lequel quelques charbons allumés étaient enfouis sous de la cendre.

L'ordre de la marche ainsi réglé, notre caravane s'enfonça résolument dans la forêt, chaque homme emboitant le pas derrière son voisin et glissant à la suite, sans proférer une parole.

La nuit était si obscure, qu'on n'apercevait devant soi que la silhouette bizarre du feuillage qui se détachait en noir mat sur la noirceur transparente de l'air. De larges gouttes de rosée tombaient sur nos têtes. Sans la précaution que j'avais eue d'envelopper d'un mouchoir la batterie de mon fusil, il ne m'eût

pas été possible de m'en servir au moment opportun.

A la façon dont les Brésiliens se dirigeaient à travers la forêt, on devinait sans peine que ce n'était pas la première fois qu'ils y venaient à pareille heure. Ils tournaient avec une précision mathématique les groupes d'arbres, les fourrés de lianes, et louvoyaient avec l'habileté de vieux pilotes à travers cet archipel végétal.

Nous atteignîmes enfin une espèce de clairière au bord de laquelle le Brésilien fit signe à la troupe de s'arrêter. Quelques mots furent échangés dans l'idiome *Tupi* ou *lingua geral* en usage parmi les riverains de l'Amazone, puis l'un des hommes prit le tesson de cruche que portait Dulcissimo, raviva les charbons en soufflant dessus, et entra dans la clairière avec ses compagnons. Mon domestique disparut à leur suite.

Le vieux Brésilien avec qui je restai seul, me dit alors à l'oreille: „La chasse va commencer. Dans quelques minutes, nous irons rejoindre les amis.“

Bientôt des lueurs rougeâtres apparurent sur plusieurs points, puis la clarté devint plus vive et des langues de flamme brillèrent à travers le feuillage. J'allais demander à mon



hôte l'explication de ce prodige, quand il mit un doigt sur ses lèvres, comme pour me recommander le silence.

„Venez“, me dit-il à voix basse.

Je le suivis après avoir armé mon fusil; en quelques pas nous arrivâmes sur le théâtre de l'action. Là le Brésilien me quitta pour rejoindre ses compagnons, et ce que je vis alors, je ne l'oublierai jamais.

Au milieu d'un emplacement défriché, s'élevaient quelques huttes coniques en feuilles de palmier. Ces huttes étaient des *malocas* d'Indiens sauvages, que l'incendie était en train de dévorer. Surpris dans leur sommeil, ces malheureux hurlaient d'épouvante. On les entendait piétiner dans l'intérieur de leurs cabanes comme des bêtes fauves; les plaintes des femmes et les vagissements des enfants se mêlaient aux clameurs des hommes dans une horrible discordance, à laquelle l'heure, le lieu et l'éclat de la flamme donnaient un caractère véritablement infernal.

Suffoqués par la fumée qui emplissait leurs cabanes, les Indiens ne tardèrent pas à en ouvrir les portes. Les Brésiliens épiaient ce moment. A mesure qu'un individu paraissait sur le seuil de sa hutte, il était brusquement appréhendé par deux chasseurs en sentinelle

qui, après lui avoir lié les mains derrière le dos, le poussaient à l'écart et revenaient guetter d'autres victimes. Ces singuliers recruteurs ne soufflaient mot, mais se multipliaient comme de vrais diables; quant aux Indiens, soit que la frayeur paralysât leur langue, soit qu'ils jugeassent toute lutte impossible, ils cessaient de se plaindre dès qu'ils voyaient à quel genre d'ennemi ils avaient affaire. Seuls les enfants, ignorants du sort qui les attendait, pleuraient en se cachant derrière leurs mères.

Une demi-heure suffit à capturer tout le personnel des Malocas, qui se composait de trente-sept individus y compris les vieillards et les enfants à la mamelle. Quelques poignées de branchages furent jetées sur les cendres des huttes et ravivèrent le feu près de s'éteindre, puis les Brésiliens, après avoir groupé leurs prisonniers dans le centre éclairé par la flamme, s'occupèrent des apprêts du souper avec autant de sang-froid que si rien ne se fût passé.

J'étais trop ému, je l'avoue, pour pouvoir manger. Cette chasse à l'homme, à laquelle je venais d'assister, avait bouleversé toutes mes idées. Si je n'avais vu briller les yeux des captifs, assis à quelques pas de moi, j'aurais cru que j'étais le jouet d'un rêve.

Après que les Brésiliens eurent satisfait leur appétit, ils s'occupèrent de leurs recrues. Une distribution de pira-rocou salé et de farine de manioc fut faite aux Indiens, qui, à mon grand étonnement, se jetèrent dessus avec avidité.

Pendant que ces malheureux se sustentaient d'aliments qui sans doute leur étaient inconnus, les chasseurs, fatigués de leur besogne, confiaient à six Tupuyas le soin de veiller sur les captifs, pendant qu'ils allaient faire un somme.

Ne me sentant nulle envie de dormir, je m'assis devant le feu et me mis à réfléchir aux moyens d'un prompt départ. A cette heure je n'avais qu'une idée, celle de m'éloigner au plus vite d'un pays où de pareils brigandages pouvaient demeurer impunis.

Comme il y a cent à parier contre un que vous n'assisterez jamais à des expéditions de ce genre, je vous donnerai à leur sujet certains renseignements que vous ne sauriez acquérir qu'en allant sur les lieux, ce que Dieu ne permette pas! Quant aux in-folio portugais, vous les consulteriez en vain à cet égard. Tous sont muets à l'article Peau-Rouge. Leurs auteurs ont mis en pratique ce mot du marquis de Pombal à je ne sais quel ambassadeur

d'Angleterre: „Nous suivons l'exemple des chats, qui recouvrent de cendre ce qui ne doit pas être vu.“

La traite des Indiens, que les Portugais commencèrent à faire dans l'Amazone vers la fin du seizième siècle, fut continuée par les Brésiliens, leurs descendants, qui la font encore à cette heure. Mais ce n'est plus sur les deux rives du grand fleuve, veuves depuis longtemps de leurs habitants primitifs, que les trafiquants exercent leur coupable industrie, c'est dans l'intérieur des rivières qui tributent leurs eaux à l'Amazone.

Au nombre des rivières le long desquelles la chasse à l'homme se fait encore avec succès, il faut compter le Japura, où le vieux Brésilien m'avait conduit en quête d'Indiens Mirahñas, qui devaient lui servir plus tard de journaliers dans son *sitio* (plantation) et de rameurs dans ses embarcations.

Les Mirahñas, par leur faiblesse et leur douceur, sont plus exposés que beaucoup de leurs congénères aux poursuites des riverains de l'Amazone. La nation Mirahña, encore nombreuse malgré la guerre d'extermination qu'on lui fait depuis tantôt deux siècles, habite un espace de quelque trente lieues carrées,



entre le Japura et le Rio-Negro, où, au dire des chasseurs qui la traquent, elle est si fort à court de moyens d'existence — méchant plaidoyer d'une cause inique —, qu'il lui arrive parfois, poussée par la faim, de manger ses vieillards et ses malades.

A entendre ces flibustiers, c'est uniquement pour nourrir les Mirahñas qu'ils en font des esclaves, comme si la poignée de farine de manioc et les bribes de poisson sec qu'ils leur allouent à titre de ration, compensaient pour ces malheureux la perte de leur famille et de leur liberté.

Mais ces Indiens, arrachés brusquement aux coutumes du désert, payent un fatal tribut à leur condition nouvelle. La nostalgie décime les vieillards, pendant qu'une fièvre lente ou un ténésme occasionné par l'usage du poisson salé auquel ils ne sont pas habitués, enlève un grand nombre d'adultes. Seuls, les enfants, avec l'insouciance et l'appétit naturels à leur âge, s'accoutument par degrés au régime du pira-rocou et de l'esclavage, et finissent par perdre le souvenir de leurs forêts natales.

Habitué, ainsi que vous l'êtes sans doute, à voir l'Indien Quechua des sierras péruviennes servir de bête de somme aux descen-

dants des Espagnols, tout comme l'Indien Mirahña du Japura sert de nègre aux descendants des Portugais, peut-être vous étonnez-vous de l'âpreté avec laquelle je m'exprime au sujet d'un abus que le temps, loin de détruire, n'a fait au contraire qu'enraciner plus fortement dans les mœurs de cette partie de la l'Amérique <sup>1</sup>).

PAUL MARCOY.

1) Die brasilianische Regierung hat seitdem strenge Maßregeln gegen die Menschenjagd am oberen Japura und Amazonas ergriffen, und es ist derselben gelungen, sie überall zu unterdrücken, wohin ihr Arm reichen kann. Doch kommt es noch jetzt vor, daß die Stämme der Mesayas ihre Kriegsgefangenen an die Bewohner von Cayara, Gya und Coary durch Tauschhandel verkaufen. „Ces Mesayas“, sagt Marcoy, „qui autrefois massacraient indistinctement leurs captifs, après avoir prélevé sur le nombre cinq à six individus gras, dodus, bien en point, pour les manger à la nouvelle lune, les troquent aujourd'hui contre des haches, des couteaux, des rasades, que leur apportent les riverains de l'Amazone.“





11057